**R é f l e x i o n sur  
 *sur l’Education au Développement,   
à la Solidarité, à l’Engagement,***

***et à la Citoyenneté !***

***Pour que ces thèmes soient mieux pris   
en compte dans les modules de formation dans le monde scolaire et universitaire !*Pour espérer demain   
une société libérée de préjugés trop tenaces   
et donc plus humaine    
pour nos enfants et nos jeunes !**

***par Guy GILLET, Responsable associatif  
 FEVRIER 2013***

S O M M A I R E

Préambule

1. *Apprendre à accepter l’autre et s’engager pour lui !*
2. *Des constats qui posent des questions souvent sans réponses****(avec des FICHES pour chaque thème)***

\* Un monde qu’il faut apprendre à humaniser !  
 \* Une pratique forcenée de la consommation !  
 \* L’exclusion et le racket subis, à cause du « paraître »   
 \* Le harcèlement subi à cause de la différence non acceptée  
 \* Un individualisme revendiqué et entretenu !   
 \* La spirale du « toujours plus vite » !   
 \* Des inégalités flagrantes et insupportables !   
 \* La peur de l’étranger, de celui qui est différent !   
 \* Le racisme, la discrimination, des pestes qu’il faut toujours combattre !   
 \* Un commentaire.

1. *Quels moyens pour le système scolaire et universitaire afin de prôner davantage cette éducation ?*   
   \* Une volonté ministérielle et institutionnelle   
   \* Inclure l’Education au développement, à la solidarité…. dans les modules de formation
2. *Une conclusion provisoire*

***PREAMBULE :***

On nous dit que notre monde est à un tournant important en ce début de 3ème millénaire et chacun s’accorde à dire qu’il est difficile d’anticiper un avenir très incertain du fait de bouleversements incessants en tous genres. La crise financière, économique, la mondialisation, les problèmes environnementaux, etc… bouleversent les certitudes et surtout un certain ordre établi depuis des lustres. Devant une actualité qui défile à cent à l’heure devant nos yeux souvent interloqués, nous pouvons jouer la carte de la résignation en nous disant que nous ne maîtrisons plus rien face à une «machine infernale» qui agit comme un rouleau-compresseur, emportant tout sur son passage, y compris le socle constitué, depuis des générations et des générations, par des valeurs qui ont toujours assuré une certaine cohésion sociale dans notre société tout en se référant à un humanisme indispensable.

Les défis sont si nombreux et les solutions apparaissent si compliquées qu’un certain scepticisme se fait jour ici ou là, sans parler de l’angoisse du lendemain. Et c’est vrai au fond, qu’il n’existe pas d’homme ou de dispositif providentiels, pour nous sortir d’une situation quelque peu inextricable. De plus, pour ne rien arranger à l’affaire, certains discours ou certains médias appuient volontiers sur ce qui va mal, ce qui n’est pas une bonne manière de redonner le moral aux citoyens. Trop préoccupés par les problèmes du quotidien, qu’il faut bien-entendu chercher aussi à résoudre, les individus ne cherchent sans doute pas suffisamment à se projeter en avant pour se demander surtout ce qui pourrait être fait pour changer les choses. Cela éviterait demain de reproduire ou de faire perdurer les mêmes erreurs stratégiques, idéologiques, politiques qui font que bien souvent l’histoire se réécrit avec les mêmes maux qui conduisent aux mêmes injustices, aux mêmes souffrances avec de tels dégâts matériels et surtout humains.

La question peut se poser légitimement de savoir que viendraient faire l’école, le collège, le lycée ou l’université dans toute cette histoire ? Il est vrai que ce n’est pas ces institutions qui vont changer le monde et leur rôle éducatif a un pouvoir limité qui ne peut, en aucun cas, leur conférer une quelconque ambition sur le devenir du monde et des futurs adultes qui en auront la charge. L’école, le collège, le lycée et l’université dispensent des savoirs à des élèves ou étudiants pour que ceux-ci aient une bonne formation, des diplômes, un métier plus tard et puissent disposer aussi d’une certaine culture générale, que demander de plus !!... Et pourtant, ces institutions ont «un pouvoir extraordinaire» entre leurs mains, celui de faire des enfants ou des jeunes dont elles ont la charge, de futurs adultes qui seront, non seulement ouverts sur le monde, mais participeront à le construire ENSEMBLE plus concrètement au lieu de le subir dans leur coin de manière passive.

Tout cela doit déboucher sur une éducation à l’universel et à la citoyenneté qui ne peut, en aucun cas, être détachée, mais plutôt reliée aux disciplines traditionnelles enseignées en classe ou dans les cursus universitaires. Mais cela suppose aussi d’y croire pour entamer cette révolution indispensable qui donnera une place incontournable à cette dimension de l’universel dans les programmes. En premier lieu, notre système éducatif doit davantage considéré cela comme un domaine prioritaire qui serait à la base de l’éducation des élèves et cela doit se prolonger ensuite jusqu’à l’université. Cette dimension, pour être vue comme un chemin indispensable qui peut mener vers un véritable changement de société, doit s’inscrire dans les priorités que doit se donner le système scolaire et universitaire demain afin de développer une conscience humaniste forte. Cette dimension passe surtout aussi par la formation des enseignants des 1er et 2ème degrés à ce domaine pour une application concrète en classe. Mais les professeurs d’universités, me semble-t-il, peuvent aussi jouer un rôle déterminant dans ce domaine pour la formation même de l’individu en tant qu’homme au sortir de tout cursus universitaire. Il y a tout un travail à faire, mais sans doute faut-il au préalable décider, dans les institutions nommées, d’en faire une priorité pour que cela ait une chance d’aboutir concrètement sur le terrain. Les interrogations posées par une société en crise et qui se cherche suffisent sans doute, nous le croyons, à vous lancer dans ce chantier si exaltant et si essentiel, dont j’en suis convaincu, vous en mesurez l’enjeu.

1. ***Apprendre à accepter l’autre et à s’engager pour lui :  
   un mot d’ordre à faire passer de l’école à l’université !***

L’Education à l’universel, vous le savez, c’est par exemple tout ce qui concerne l’attention que l’on porte ou que l’on devrait tout du moins porter aux autres, à celui qui est différent parce qu’il est étranger, n’a pas la même couleur de peau que nous, est handicapé, souffre de pauvreté, vit dans la rue, etc… Pour transmettre le souci de l’intérêt porté à l’autre, il faut déjà le pratiquer au quotidien, dans sa vie de tous les jours, au travail, en famille, etc… Pour développer une telle pratique, le système scolaire et universitaire doit sans doute davantage encore avoir cette priorité de l’attention aux autres, aux plus petits, en accordant une place primordiale, privilégiée même à cette éducation à l’universel dans les programmes.

On entend parler souvent du «Vivre ensemble» ou encore de «Faire grandir la personne», mais tout cela nous ramène finalement aux mots fraternité et dignité et tout le corps professoral se doit de l’enseigner comme une «matière principale», si l’on peut dire. C’est une urgence absolue au regard de la société dans laquelle nous vivons. L’éducation à l’universel, à la citoyenneté, n’est pas qu’une belle utopie qui ne serait pas ancrée dans la réalité ou encore l’affaire de quelques initiés militant pour des causes «perdues» d’avance. C’est bien l’affaire de tous, parce qu’il y va du devenir même de la société de demain. Nous devons par exemple proclamer haut et fort que l’homme et le monde ne peuvent grandir en humanité que si notre prochain est respecté et soutenu, en particulier celui qui est mis de côté dans la société.

Oui, mais quelle place donner à cette éducation à l’universel au milieu de programmes scolaires ou universitaires déjà chargés, nous dira-t-on encore ? *Et bien la première ni plus ni moins, aussi étonnant que cela puisse paraître !* Le système scolaire et universitaire, je le crois et vous le savez aussi, n’est pas là que pour former des individus à avaler des connaissances pour mieux s’insérer dans la société demain. Son rôle visionnaire est de former des êtres humains qui seront en capacité de redonner à leur tour une part des chances que leur formation et leur milieu social leur auront offerts. Cela s’appelle aussi le partage, le don désintéressé, des notions si présentes dans l’espace associatif et en particulier humanitaire dans lequel je suis engagé depuis tant d’années à présent.

Quand nous parlons de révolution, c’est sans doute là qu’elle se trouve. Le système scolaire et universitaire républicain peut, de part ses forces vives et son esprit novateur, être à la pointe dans ce domaine, devenir un exemple à suivre. Nous nous devons de dépasser les actions caritatives ponctuelles très utiles (ce qu’on appelle la B.A d’année dans les établissements scolaires ou universitaires !), par une véritable pédagogie permanente d’ouverture et de connaissance de l’autre. Cette pédagogie humaniste, sans doute encore à inventer, doit se trouver au cœur des disciplines enseignées, pour les enrichir et surtout enrichir humainement celui qui apprend, non plus pour apprendre seulement, mais pour s’ouvrir aux autres en ayant l’intention d’utiliser ses connaissances demain pour servir aussi le bien commun, tout un programme, mais quel beau programme au fond !

N’ayons pas peur, en partant de l’école jusqu’à l’université, de former demain des citoyens qui s’engageront naturellement en grand nombre et non plus de manière exceptionnelle au cœur de la société, afin de la rendre plus humaine et plus juste, tout cela pour entretenir une ESPERANCE. Alors, dès aujourd’hui, impliquons-nous et impliquons aussi les nouvelles générations vers cet objectif pour un changement de cette société. A bientôt 55 ans, c’est bien ici, humblement, au petit niveau où je me trouve, le message que je veux faire passer, le cri même, n’ayons pas peur des mots, que je lance aux forces vives agissant dans l’éducation, l’enseignement et la formation pour, non seulement voir grandir l’esprit d’engagement, de citoyenneté, mais aussi lutter dans le même temps contre toutes les idées reçues, les clichés véhiculés dans notre société et qui la rend parfois frileuse suspicieuse et pâle à bien des égards.

Ce qui va suivre est un constat, que vous avez aussi certainement fait, sur les dérives et les maux qui caractérisent notre société. Pour moi, il n’y a pas de fatalité et tout peut se corriger justement par l’éducation, l’enseignement et la formation et vous tous, intellectuels de ce pays, vous êtes largement en capacité de trouver des moyens ou des modules pédagogiques pour appréhender ces thèmes et surtout en faire prendre conscience aux enfants et au jeunes. C’est pour cela que je me tourne vers vous qui représentez les véritables professionnels de la pédagogie, ce qui n’est pas mon cas. Je ne fais ici que donner de modestes pistes d’actions qui sont largement à développer, j’en suis bien conscient.

1. ***Des constats qui posent des questions   
   souvent sans réponses   
   et qu’il faut pourtant soulever à l’école !***

**Un monde qu’il faut apprendre à humaniser !**

Nous le constatons tous, ce monde, en grave crise, aussi bien morale qu’économique, est en échec et ceci malgré des progrès formidables dans bien des domaines comme l’industrie, la santé, le confort moderne, la recherche, les nouvelles technologies, etc… Et pourtant, ces dernières décennies, nous avions sans doute les moyens matériels et financiers de permettre au plus grand nombre de connaître une vie décente. C’est en partie ce qui se réalisa (de 1945 à 1973) avec une hausse des niveaux de vie et une prise en compte des inégalités, la croissance le permettant assez aisément. Tout allait bien «dans le meilleur des mondes» en quelque sorte et on ne ressentait pas le besoin de chercher ou de donner du sens à la société dans laquelle nous vivions. Finalement, le matérialisme, pensait-on, suffisait au bonheur des gens. De plus, pour la société, les mots d’ordre étaient les suivants : profits, gains de productivité, compétitivité, rentabilité, actions boursières, etc… Puis, il y eut de gros grains de sable qui sont venus gripper la «belle machine» et cela commença par les deux chocs pétroliers dans les années 1970. La croissance prenant un bon coup sur la tête, la crise pointa son nez, ainsi que le chômage et déjà la pauvreté refit surface. Depuis le cataclysme financier de 2008, les choses ont pris une tournure encore plus dramatique et on en voit les conséquences sociales et financières aujourd’hui.

Il n’est pas question ici de «taper» bêtement sur le capitalisme, le libéralisme en les montrant du doigt comme étant les seuls coupables de cette situation, mais simplement de nous demander quelle a été la véritable place de l’humain dans tout ce système qui s’est emballé à une vitesse folle. Tout le monde s’est agité dans son coin, a tenté de suivre le rythme imposé, il fallait prendre le train en marche sans s’arrêter pour tenter de suivre le rythme, la réussite et la position sociale confortable à acquérir étaient à ce prix. A l’école, à la maison aussi, on prônait la réussite individuelle et des résultats immédiats pour pouvoir s’insérer dans une société qui n’aime pas les perdants ou ceux qui peuvent penser leur avenir autrement. L’expression, souvent employée envers les enfants, était la suivante : «Si tu veux réussir dans la vie, apprends bien à l’école», ce qui n’est pas faux, mais un peu court et réducteur pour former un adulte dans toute sa dimension spirituelle et intellectuelle. De plus, nous constatons aujourd’hui que les diplômes ne mènent même plus hélas systématiquement à la réussite à cause d’une concurrence féroce et de débouchés qui se sont réduits comme une peau de chagrin, ce qui n’enlève en aucune manière l’importance d’en avoir.

**FICHE 1**

**Un monde qu’il faut apprendre à humaniser !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- de donner ou de redonner une vision plus humaniste du monde à nos élèves et étudiants, de sorte qu’ils aient demain l’envie de prendre en compte la personne dans toute sa dimension, sa spécificité.   
- de leur faire comprendre que le progrès, le matérialisme, la recherche du confort ne sont pas une fin en soi.   
- de leur faire comprendre qu’ils doivent être davantage conscients que chaque personne doit être prise en compte et non être exclue au moindre problème.  
- de les engager à se donner un idéal de vie, basé sur des valeurs humanistes, culturelles et sociales, prônant le bien commun plutôt que la simple réussite individuelle, laquelle n’est pas pour autant à négliger bien-entendu.   
- qu’une société ne peut pas bien fonctionner si notre propre réussite se construit au détriment de personnes qui seraient sacrifiées sur l’autel de la rentabilité, de la compétitivité, de la concurrence sauvage, où il faut marcher sur la tête de son voisin pour avoir la première place où les «places d’honneur».   
- que dans la vie, nous ne pouvons pas ne penser qu’à nous servir pour assouvir un bonheur personnel et parfois illusoire, mais songer aussi à servir les autres avec les compétences, les savoirs, les formations et les diplômes acquis à l’école, au collège, au lycée ou à l’université.

**OBJECTIFS**Les nouvelles générations, ayant étudié un certain nombre d’année, doivent être lâchés dans la société en ayant un idéal de vie pour créer une société qui changerait les priorités actuelles, parfois dérisoires et relativement individualistes, lesquelles nous mènent, on le voit bien, vers une impasse dont il faudra sortir. Marteler ce message, à travers une pédagogie faite de réflexions et d’actions diverses, serait fédérateur, surtout lorsque l’on constate l’état de cette société dont, si tout n’est pas à jeter, loin de là, il y a tout de même pas mal de choses à changer, c’est le moins qu’on puisse dire, vous le constatez sans doute comme moi !

Comment remettre l’homme au centre de tout projet de société ? Voilà sans doute une bonne question à soulever pour qu’il conserve sa liberté, sa dignité, sa singularité et qu’il soit pris en compte d’où qu’il vienne. Les formidables outils technologiques, notamment en matière de communication, nous permettent de prôner davantage une société multiculturelle où la découverte de l’autre dans toute sa dimension peut se faire si facilement en sachant justement utiliser ces outils qui sont une « fenêtre » formidable sur le monde. La globalisation ne veut pas dire uniformatisation et chaque personne, de par son parcours, est une richesse à elle toute seule qu’il faut savoir découvrir et apprécier à sa juste valeur.

Et puis les notions de réussite individuelle, de bonheur personnel ne peuvent être déconnectées des notions plus globales liées à la réussite des autres ou au bien commun. Est-ce moral d’être pleinement heureux de manière insouciante alors, qu’à côté de soi ou plus loin, d’autres galèrent et souffrent souvent en silence devant l’indifférence générale ? Il ne s’agit pas ici de culpabiliser qui que ce soit, mais de responsabiliser chacun en montrant et en décortiquant une réalité qui peut et, je crois, doit nous déranger, pour simplement prendre conscience des enjeux et agir pour aller vers du mieux. Moi qui suis dans l’associatif depuis si longtemps, je me dis que, si l’action immédiate permet de traiter les urgences, cela n’est pas suffisant car c’est une vision à court terme. Si nous ne changeons pas les consciences, les mêmes maux entraîneront demain les mêmes injustices, les mêmes souffrances. Alors, c’est bien au système scolaire et universitaire, en lien avec les familles, de participer activement à conscientiser les nouvelles générations afin qu’ils se sentent simplement humains et concernés par le monde qui les entoure, sinon l’éducation avec une grand «E» sera-t-elle vraiment complète ??!!..... On est en droit en tous les cas de se poser la question !

**Une pratique forcenée de la consommation !**

Notre société a créé des biens de consommation utiles qui ont facilité la vie des gens et personne ne s’en plaindra car tout ne peut être rejeté dans le progrès, le modernisme. Cependant, nos générations, sans généraliser toutefois, se sont jetées à corps perdu vers une consommation parfois outrancière dont on se demande aujourd’hui quelle signification, quel bénéfice essentiel en a vraiment retiré l’individu au bout du compte ?... Nous avons assisté à un phénomène un peu grisant du style «je consomme, donc j’existe !!...» et là encore, cela suffisait, le croyait-on, à notre bonheur. La crise a freiné, mais pas enrayé, ce besoin impérieux et parfois « maladif » de consommer qui, s’il n’est pas assouvi, provoque des frustrations spectaculaires. On le constate avec effroi, lors de la période des soldes, quand les gens se pressent avec frénésie dans les rayons des magasins pour être les premiers à bénéficier de la bonne affaire.

Voyons aussi la folie qui s’empare des gens qui font la queue devant les enseignes commerciales, quitte à dormir sur place, pour être les premiers à obtenir le dernier gadget informatique à la mode qui vient de sortir. On se battrait presque pour acquérir ce qui peut apparaître pour du superflu, alors que certains, à côté, n’ont pas le nécessaire vital pour vivre. Si la société économique, de par son organisation, de par surtout son objectif initial qui est de produire et de vendre toujours davantage, nous pousse à de telles attitudes, les individus ne doivent-ils pas tout de même êtres plus responsables de leurs actes et de leurs choix de vie. C’est une question cruciale à aborder pour initier à l’esprit critique, pour lutter contre cette «robotisation de la consommation» afin que les humains ne deviennent pas que des moutons dociles touchés par la «fièvre acheteuse».

**FICHE 2**

**Une pratique forcenée de la consommation !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- d’expliquer à nos élèves et étudiants que consommer n’est qu’un moyen nécessaire pour subsister, se nourrir, se vêtir, etc…, pas un but en soi et à terme illusoire au niveau de l’épanouissement personnel.  
- de leur proposer une «consommation intelligente» en utilisant les cours pour chercher à savoir d’où viennent certains produits vendus dans le commerce.   
- de les ouvrir au commerce local, à l’artisanat ou au commerce équitable pour promouvoir la production de travailleurs ou d’artisans des pays émergents ?   
- de les inciter à pratiquer une consommation intelligente et responsable en s’intéressant aux conditions de travail des ouvriers qui produisent des produits pas chers, à l’exploitation que subissent des enfants travaillant dans des conditions déplorables pour le compte de filières sans scrupule, aux conséquences sur l’environnement quant à la fabrication de certains produits, etc…

**OBJECTIFS**Cela permet de s’intéresser au monde qui nous entoure, aux problèmes économiques, aux conditions de travail, à la qualité des produits mis sur le marché et, sans doute demain, nous pouvons l’espérer, consommeront-ils de manière un peu moins « idiote » ! Tout cela relève d’une éducation à la consommation, mais aussi d’une éducation au développement dans un monde où l’on s’inquiète de l’état de la planète, avec le réchauffement, les mers dont le niveau monte, la déforestation, les pollutions de toutes sortes, etc… Par cette démarche, l’élève et l’étudiant ne sont plus passifs et seulement en position d’attendre de l’information dont ils se serviraient sans chercher à en savoir davantage.

Non, ils s’impliquent et vont développer surtout leur envie de comprendre, de choisir en connaissance de cause en faisant des choix par rapport à une certaine éthique. Ils vont développer aussi leur sens de l’indignation en découvrant les conditions de travail dans certains pays, bref ils vont devenir en quelque sorte des citoyens qui s’engagent, prennent position. Ils commenceront à devenir acteurs de leur vie future et vont acquérir aussi un début de conscience politique en s’intéressant à ce qui les entoure au lieu de s’enfermer dans leur bulle. Ils pourront se déterminer, non sur ce qu’on leur dit (en prenant tout pour argent comptant !!!...), mais sur ce qu’ils auront constaté par eux-mêmes et cela développera chez eux un état d’esprit basé sur une indépendance capitale pour la construction de l’individu.

**L’exclusion et le racket subis, à cause du « paraître » !**

Ces phénomènes grandissants, que l’on peut aussi relier au phénomène de la consommation, sont aussi une plaie de notre société. S’ils touchent les adultes, les enfants et les jeunes y sont aussi confrontés journellement, il n’est de voir les études sorties dans ce domaine. Quand on parle ici d’exclusion des élèves, il faut comprendre ceux qui sont rejetés du groupe à l’école, au collège ou au lycée parce qu’ils sont différents dans leur paraître. L’université doit être moins touché par ce phénomène, mais il doit y avoir aussi des cas douloureux. Dès élèves ne portent pas les derniers vêtements à la mode, les «bonnes chaussures» de marque. Ils n’ont pas le dernier portable sorti, ou pire aux yeux des autres, n’en possèdent pas du tout, etc… Dès lors, pour ne pas se retrouver en marge de leur groupe, ils vont harceler leurs parents pour posséder ce qui leur manque et pouvoir ainsi être enfin acceptés parmi les autres. Au final, on s’identifie plus à ce que l’on a plutôt qu’à ce que l’on est vraiment, ce qui est une négation de l’être dans toute sa dimension intérieure.

Il existe un autre effet à cette dérive, c’est le racket commis par ceux qui n’ont pas justement et veulent ce que possèdent les autres et ce phénomène est aussi à la hausse de manière inquiétante. A la sortie ou au sein des établissements scolaires, et même ailleurs, les enfants ou jeunes se font agresser par d’autres pour obtenir de force leur blouson, leur portable, etc… Même si ce n’est pas excusable, la société, que l’on veuille ou non, impose ses codes et sa dictature du paraître qui amènent les jeunes à de telles extrémités. Si l’on y regarde de plus près, le racket peut être une conséquence de l’exclusion de toutes les manières. La perversité est poussée à son extrême lorsque nous constatons que le racket bien organisé alimente une véritable organisation servant à la revente, sous le manteau, d’objets divers, afin de se faire un maximum d’argent. Autour de ses maux : exclusion et racket qui sont des violences subies souvent en silence, il doit y avoir débat sur l’importance incontournable de l’être par rapport à la dictature du paraître qui conditionne des comportements qui doivent nous interroger au quotidien.

**FICHE 3**

**L’exclusion et le racket au sein de l’école, à cause du « paraître » !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- d’évoquer en cours la prise en compte des différences qui permettent de se singulariser des autres, en cultivant sa propre différence, afin d’être soi-même et surtout de contrer des normes parfois discutables imposées par la société. La construction de l’être passe sans doute aussi par là.  
- d’apprendre à affirmer sa propre personnalité pour devenir soi-même et non pas suivre en silence les codes imposés par les autres ou la société, à travers notamment le matraquage publicitaire qui finit par abrutir les individus.   
- de prendre conscience que la dictature du paraître, amenant des comportements excessifs comme l’exclusion d’un groupe ou le racket, sont vraiment nuisibles pour un mieux vivre ensemble et engendre aussi de la violence, qui est une autre source d’inquiétudes aujourd’hui.   
- de combattre l’uniformité, la pensée unique qui effacent ou tendent à nier les différences tout en interdisant l’envie de mener sa vie en toute liberté, ce qui est contraire aux droits de la personne.  
- de cultiver la construction de sa propre personnalité, de permettre l’affirmation de soi au sein d’un groupe, de faire découvrir la singularité de chacun d’où qu’il vienne et surtout en luttant contre toute forme d’exclusion.

**Le harcèlement subi à cause de la différence non acceptée !**

A l’école, et même jusqu’à l’université, les moqueries, les brimades sont aussi très courantes entre élèves ou étudiants et tous les motifs sont bons pour faire souffrir celui qui est différent, ce n’est pas d’aujourd’hui, me direz-vous ! Les éducateurs ou professeurs tentent bien de les repérer, mais ce n’est pas facile car c’est souvent insidieux et celui qui est victime de ces harcèlements, ne se confiera pas forcément d’emblée de peur de représailles de la part de ses copains. Un élève mal habillé, ou ayant une couleur de peau différente, ou un handicap, ou une couleur de cheveu pas ordinaire (en général les rouquins, allez savoir pourquoi !), un élève venant d’un pays étranger, ou un enfant connaissant la pauvreté ou venant de la banlieue, etc…, sont autant de victimes innocentes de la violence verbale ou physique qui n’a fait que s’accentuer au fil du temps. Ces formes d’harcèlement sont difficiles à cerner du fait qu’il existe plusieurs raisons liées à l’éducation ainsi qu’au cadre familial dans lequel baignent ceux qui harcèlent. Il est bien reconnu aussi que c’est l’effet de groupe, là encore, qui fait qu’un élève ou un étudiant seront généralement victimes de harcèlement de la part de plusieurs de leurs camarades.

Et puis, c’est à prendre en compte, on doit faire face à tous ces préjugés sociaux, raciaux qui sont véhiculés, transmis dans l’inconscient collectif de génération en génération et parfois par les parents eux-mêmes. *(Exemple : Je me souviens, pour illustrer cet état de fait, de l’histoire de cette petite fille, qui n’avait pas voulu embrasser un nouvel élève de couleur noire débarquant dans sa classe. La maîtresse, lui demandant pourquoi elle s’y opposait, elle avait répondu que ses parents lui avaient dit que tous les gens de couleur étaient méchants ! ».* Nous pourrions certainement multiplier les cas de ce genre, révélés ou pas au grand jour, qui montrent que la différence peut faire peur et exclure aussi de manière violente. Cela entretient une stigmatisation, un rejet de l’autre et des minorités, etc… et le système scolaire et universitaire, à n’en pas douter, a une parole commune, fédératrice, et même « officielle » à faire passer pour défendre des valeurs de respect des différences par la connaissance de cet autre qui n’est pas comme nous.

**FICHE 4**

**Le harcèlement subi à cause de la différence non acceptée !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- d’éliminer des comportements et surtout des messages qui ne permettent pas la vie en communauté, sans contrer, mais en complétant l’éducation dispensée par les parents à la maison.   
- de découvrir que la connaissance de toutes les différences permet de s’enrichir humainement et ainsi de découvrir un monde dont la diversité en matière de vie et d’expériences est une richesse inestimable pour l’humanité toute entière,  
- de défendre, par l’apprentissage et dès la maternelle et jusqu’à l’université, des valeurs fondamentales, basées sur les droits fondamentaux de la personne humaine, pour combattre la discrimination, le racisme, la stigmatisation de communautés particulières ou sociales,   
- que le harcèlement, la moquerie, l’exclusion peuvent entretenir ou déclencher un certain communautarisme destructeur pour la cohésion sociale,

**OBJECTIFS**Par cette éducation, nous pouvons espérer voir poindre une société future où ses membres, éduqués dès le plus jeune âge, feront en sorte qu’elle n’exclut plus, mais cherche à se rapprocher des différences en les intégrant. Il faut ainsi tordre le coup aux préjugés, aux peurs irrationnelles qui, au fil des générations, font de la résistance au détriment d’une plus grande harmonie entre les citoyens. Et enfin, en luttant contre toute forme de harcèlement, de moquerie, nous luttons contre la violence qui ne cesse de grandir, ce qui est inquiétant à plus d’un titre !

Pour donner un exemple facile à mettre en place, il est possible en cours de permettre à un élève ou à un étudiant « différent » des autres de se présenter devant ses camarades en début d’année ou s’il arrive en cours d’année. Les autres membres du groupe doivent prendre le temps de connaître l’histoire de vie de ce nouvel arrivant, qui n’a pas eu forcément les mêmes chances qu’eux pour démarrer dans la vie. Le professeur, en permettant ce temps de découverte, d’expression, pourra ainsi désamorcer en amont tout risque d’harcèlement, de discrimination grâce à ce moment crucial qui permet une meilleure intégration et non une exclusion d’emblée à cause de l’ignorance et encore une fois des préjugés si fréquemment véhiculés.

En utilisant les cours, nous pouvons prendre le temps de connaître cet autre qui arrive, en nous demandant de quel pays il vient, ce qui s’y passe, son histoire, ses difficultés (guerre, famine, oppression, etc…), ses traditions, etc… Au final, tout peut être prétexte à cette ouverture à l’autre et à l’universel afin d’éviter ce phénomène d’harcèlement qui dégrade, humilie celui qui en est victime. La peur et le rejet viennent de ce qu’on ne connaît pas assez ou qu’on ne cherche pas tout simplement à découvrir. A l’heure de la globalisation, il apparaît aujourd’hui anormal de ne pas systématiquement évoquer tous ces sujets lors du cursus scolaire ou universitaire.

Et puis, en éduquant les jeunes générations sur le respect des différences (sociales, origines, etc…), on fait avancer la tolérance, en luttant contre l’ignorance et les peurs irrationnelles, bref en additionnant justement toutes ces différences au lieu de les gommer, afin aussi de ne pas construire une société uniformisée et pâle à terme. L’enjeu est considérable et nul doute que l’enseignement scolaire et universitaire doit s’emparer de ce thème fondateur d’un monde plus apaisé, c’est ce qu’on espère !

**Un individualisme revendiqué et entretenu !**

Notre société, nous le constatons bien, est marquée par l’empreinte forte de l’individualisme et si parfois, on le dénonce avec force, dans la vie de tous les jours, toutefois il est paradoxalement aussi revendiqué et entretenu par notre mode d’existence. Le «chacun pour soi» est pratiqué, pas toujours forcément comme un principe délibéré, mais parce qu’il faut faire sa place dans une société qui est dure et cela se fait au détriment des autres sans qu’on s’en rende vraiment compte. Ce serait idiot de culpabiliser qui que ce soit, à partir du moment où cette «doctrine» a finalement imprégné notre façon de vivre au fil du temps. Le confort, le progrès et l’argent ont fait aussi que les relations entre individus se sont distendues. Cela a été prouvé qu’une société qui progresse sur le plan matériel fait souvent disparaître le lien social, au contraire d’une société qui connaît de graves crises et où l’on remarque bien souvent plus de solidarité puisque la masse des gens est embarquée dans la même galère. Lorsqu’une communauté a tout perdu ou presque, elle se regroupe plus facilement pour affronter les problèmes et l’union, pour peu qu’elle soit un peu organisée, permet de sauver l’essentiel, par la survie au jour le jour, la débrouille, le troc, mais surtout l’entraide. Les barrières sociales ou idéologiques tombent plus facilement parce que nous avons besoin de notre voisin et qu’il a aussi besoin de nous.

Tout cela peut paraître un peu schématique, mais c’est bien souvent cet état d’esprit plus débridé, plus naturel, plus solidaire que l’on trouve dans les pays du Tiers-Monde où vous serez reçus à bras ouverts même si on n’a pas grand-chose à offrir, car le temps de la simple rencontre, de la découverte est plus important que ce que l’on possède ou pas. D’étudier justement ces phénomènes en cours permet de prendre conscience des comportements d’une société suivant l’état d’évolution dans laquelle elle se trouve. On prend ainsi conscience des mécanismes qui guident la façon de vivre des gens en fonction de leur environnement, ici pollué par ce qui peut paraître comme superflu ou, au contraire, là centré sur l’essentiel, le vital ? Une matière comme l’Histoire et même la Géographie, sans oublier la philosophie, peuvent être des supports ô combien intéressants pour comparer les sociétés à travers époques, la vie des gens suivant les continents où ils habitent, leur sens du collectif ici ou le repli sur soi ailleurs.

Le sens du collectif n’est plus bien ou mal transmis depuis longtemps. Et pourtant, celui-ci a pratiquement toujours été, par le passé, «enseigné» de manière instinctive par les parents. La manière de vivre des générations anciennes permettait naturellement cette transmission car la rencontre des autres et le partage étaient pratiqués de façon instinctive, on ne se posait même pas la question, cela se faisait sans forcer car c’était la norme. Depuis des années, des outils modernes comme la télévision ou l’ordinateur ont participé à faire mourir ce « vivre-ensemble » qui s’exerçait sans « chi-chi ! », à cloisonner les gens, qui ont, par ces outils, une fenêtre ouverte sur le monde, mais en s’enfermant chez soi, sans plus connaître ou se soucier du voisin.

Pour ne citer qu’un exemple, nous constatons aujourd’hui qu’un nombre croissant de personnes signalent leur solitude, leur désespoir même, sur des forums en ligne et certains n’hésitent plus à signifier « en direct » leur envie d’en finir avec la vie, et ceci en utilisant le clavier pour prévenir, mais sans avoir le désir ou le loisir de rencontrer quelqu’un en urgence, ce qui est terrible. La solitude explose dangereusement actuellement et touche tous les milieux, des jeunes jusqu’aux plus anciens. On se rend compte que la pauvreté déjà isole les personnes ou les familles. Nos anciens sont aussi souvent seuls et ils se demandent parfois le sens de ce prolongement de la vie que l’on qualifie pourtant souvent de grand progrès de la société, cela laisse parfois rêveur !!... Même dans le milieu professionnel, ce fléau touche des salariés confrontés à un individualisme forcené qui exclut celui qui dérange, qui est entretenu par un esprit de compétitivité qui détruit les rapports humains les plus élémentaires. Il n’y a sans doute pas de plus grande solitude que de se sentir isolé au milieu de toute une agitation qui s’exerce autour de soi avec du bruit, de la vitesse, de l’activisme, sans doute le symbole de notre société un peu déjantée d’aujourd’hui où les gens courent de plus en plus vite sans trop savoir pourquoi au final !

L’individualisme a fait le lit de cette solitude qui, aujourd’hui, est certainement la plus grande des pauvretés, une véritable « peste sociale » qui tue à petit feu. Il n’est de constater ces personnes qui, je parle par expérience pour les avoir rencontrées dans mon engagement associatif, se confient à vous lors d’une permanence d’écoute, sans aucune retenue, parce qu’elles n’ont plus aucun proche, aucun voisin à qui parler de leurs problèmes, de leurs détresses, c’est un signe qui ne trompe pas ! Alors, dans ce contexte affligeant, comme dans un sursaut salvateur et tellement essentiel, ce n’est pas un hasard si aujourd’hui nous voyons refleurir les fêtes de quartier, car les gens se rendent bien compte que le collectif, la convivialité sont vitaux à toute vie en communauté, histoire de recréer du lien, un moteur essentiel pour l’équilibre de tout individu.

Le lien social est aussi rompu parce qu’il n’est plus transmis et, dès lors, la vie des autres, leurs problèmes, leur dimension humaine ne nous intéressent plus. Nous sommes centrés sur notre propre réussite en premier lieu, sur notre petite existence. Il n’y a plus de place pour l’autre, qui peut pourtant, par la rencontre, participer aussi à notre vie intérieure, notamment sur le plan de notre construction en tant qu’individu ou plutôt d’être humain doué normalement de sentiments pour son prochain. Cette transmission du lien social, de l’intérêt porté à l’autre, doit être assurée par les parents au sein des familles, encore faut-il que le contexte s’y prête, que les conditions soient remplies, que la famille ait elle-même un équilibre de vie permettant cette transmission et ce n’est pas toujours le cas. Et puis, tout simplement, il faut bien le dire, tout ce qui touche au lien social, à l’intérêt porté à l’autre, certains parents ne voient pas l’importance de cette dimension dans leur vie et c’est un choix qui leur appartient bien-évidemment. Ils sont centrés sur eux-mêmes pour de multiples raisons et c’est leur liberté, mais on se doute qu’ils ne transmettront pas cette dimension à leurs enfants. Si l’avenir de leurs enfants les obsèdent, ce qui est aussi légitime, ils en oublieront de leur enseigner qu’ils seront partie intégrante d’une société où seul le collectif permettra, par l’entraide, la communication, de créer une harmonie de vie plus respirable. Ces enfants n’auront surtout pas conscience qu’eux aussi pourront avoir besoin de l’autre à tel ou tel moment de leur existence et cela c’est gravissime !

**FICHE 5**

**Un individualisme revendiqué et entretenu !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- de faire passer , de l’école jusqu’à l’université, une parole commune et fédératrice, pour briser quelque peu cet individualisme, surtout aujourd’hui où nous pouvons nous demander quel sens on donne à son existence lorsque l’on applique le «chacun pour soi »,  
- de donner en cours un temps plus prépondérant à cette dimension du lien social, de la place donnée et de l’intérêt porté à l’autre.   
- de former de véritables citoyens (n’ayons enfin plus peur de ce mot !) pour demain, en les éveillant à l’esprit critique, à la prise de conscience face à des injustices, des inégalités, des droits bafoués, à la solitude, etc…, tout en les formant à s’engager,   
- de donner encore plus de place, dans les programmes scolaires et universitaires d’année, à cette valeur de bien commun, le but étant au final de ne pas faire demain des élèves, qui sortiront de nos écoles, des individualistes centrés que sur leur vie, mais aussi et surtout des acteurs de changement pour une société qui aurait un visage plus humain.

**OBJECTIFS :**Ce qui pourrait paraître comme une utopie aux yeux de certains, et c’est leur liberté de le penser, ne relève pourtant que du simple bon sens, car une société ne peut pas se construire dans l’harmonie si elle est composée d’individus qui s’ignorent, qui tracent leur propre chemin sans vouloir croiser celui des autres. Nous ne pouvons pas, d’un côté, déplorer les travers d’une société et, de l’autre, ne rien changer dans notre système éducatif pour que les jeunes générations aient enfin conscience, qu’à leur niveau, ils peuvent agir concrètement pour améliorer les choses. Cela s’appelle : promouvoir l’implication, l’engagement et, pour qu’il devienne « instinctif » pour les adultes de demain, il faut les éduquer à cette dimension dès l’école en en faisant une priorité absolue afin de dispenser une formation de l’individu relativement complète.

Professeurs, qui formez non seulement des individus, mais surtout des êtres humains, vous savez qu’on ne doit pas bâcler cette éducation à « l’engagement vers les autres de manière désintéressée ». J’oserais dire que l’altruisme doit devenir une des « matières » principales à enseigner dans le système scolaire et universitaire, non pas lors d’une bonne action caritative organisée ponctuellement dans l’année, mais bien durant toute l’année. L’actualité du monde, les situations vécues au sein même de l’école ou de l’université, sont autant de prétextes pour faire valoir cette dimension en cours chaque semaine, vraiment il en va de la responsabilité fondamentale de notre Education nationale et de notre Enseignement supérieur, sans oublier celle des parents qui ont aussi un rôle majeur dans cette affaire. Seulement, vous pouvez être « moteurs », parce que vous êtes légitimes pour poser une parole crédible et officielle.

**La spirale du «toujours plus vite» !**

Nous le voyons bien aussi, notre société impose aux individus un rythme effréné, c’est la course…, il faut toujours aller plus vite, suivre coûte que coûte le progrès pour ne pas être dépassé. Les occupations de tous les jours, professionnelles ou privées, accaparent aussi tout notre temps et on ne trouve plus de moments justement (ou nous jugeons même cela inutile !) pour se poser, pour chercher du sens. D’ailleurs, lorsque quelqu’un dit qu’il s’accorde du temps pour lui, pour méditer,et même pour ne rien faire tout simplement, cela devient suspect, louche, en un mot ce n’est pas normal ! La société aussi nous impose un rythme infernal et nous demande de faire 36 choses à la fois. Dans les entreprises, seule la dictature du chiffre compte, la rentabilité et il faut suivre parfois un train d’enfer ou alors passer son chemin si on ne peut plus suivre la cadence.

De plus, le stress est permanent, ce qui entraîne des relations parfois tendues car, pour des raisons d’économie, il est demandé aux salariés d’effectuer toujours de plus en plus de tâches, parce que l’heure n’est plus aux embauches mais à la réduction des coûts et ceci par tous les moyens. Comme cela a déjà été dit, l’objectif à atteindre, c’est de faire plus de marges financières, d’être forts par rapport à la concurrence, etc… et dès lors, il n’y a pas de place pour les sentiments ! Les moyens technologiques, si utiles quand ils sont bien employés, ont rendu les hommes parfois esclaves des gadgets extraordinaires qu’ils utilisent au quotidien. Il faut envoyer ou répondre à nos mails rapidement, alors qu’on nous appelle sans cesse dans le même temps sur nos portables, sans parler des SMS qui arrivent par foison. Les moyens de transport modernes facilitent bien-entendu les déplacements un peu partout sur la planète, mais dans le même temps, c’est toujours la course pour gagner du temps et, comme on dit : « le temps, c’est de l’argent !!... ». Mais là, cette expression si courante n’a-t-elle pas perdu de son sens ?!...

Les réunions et les rendez-vous sont planifiés des mois à l’avance et le travail s’accomplit ainsi dans l’urgence sans que nous nous en rendions vraiment compte. La mondialisation ou la globalisation ont fait que le monde n’est plus qu’un grand «village», plus dans le sens économique ou financier que dans le sens humaniste malheureusement car, dans ce village, tous les habitants sont loin d’être logés à la même enseigne, mille fois hélas ! Les échanges commerciaux, financiers, sont multiples et rapides à l’échelle de la planète, mais il y a sans doute des progrès à faire sur le plan des relations fondamentales entre les êtres humains, considérés bien souvent comme des «marchandises» que l’on utilise pour la sauvegarde d’un système fou qui finit par broyer bien des individus.

A notre niveau, nous croyons bien souvent qu’il apparaît difficile, voire impossible de changer cette façon de vivre, ce rythme fou et l’homme tâche donc bon gré mal gré de s’y adapter comme il le peut. Nous subissons plus que nous ne planifions notre temps et nos priorités de manière rationnelle. Pourtant, nous pouvons certainement nous poser des questions sur le sens donné à ce rythme de vie qui a tendance à s’accélérer au fil du temps et des changements incessants qui nous poussent à nous adapter pour « rester dans le vent ! ». Est-ce irréversible ? L’humain y trouve-t-il son épanouissement ? L’humain n’est-il vraiment qu’une machine infernale, capable de s’agiter dans tous les sens pour effectuer mille choses à la fois, à une cadence toujours plus soutenue ? Voilà sans doute de bonnes questions à poser !

Avouons aussi que nous nous complaisons bien souvent dans un activisme débordant pour nous rassurer, pour «combler des vides», pour faire comme tout le monde afin de ne pas être en décalage avec un entourage qui s’agite tellement autour de nous. Le fait d’être occupé, sollicité, «surbooké», comme on dit aujourd’hui, nous donne aussi l’illusion d’être essentiel, incontournable, indispensable et l’égo s’en trouve dès lors encore plus rassuré, parfois surdimensionné.

Mais, à ce rythme, nous finissons par nous épuiser, nous irriter au point de gâcher les relations avec les autres parce que nous ne sommes pas des machines tout simplement. Le rythme biologique n’est pas toujours en adéquation avec cette spirale infernale du «toujours plus !» imposé par une société qui aurait tendance à nous robotiser. Arrêtons-nous un instant justement sur cette anecdote qui peut permettre de méditer tout en relativisant l’importance de se sentir toujours occupé, pressé et presque indispensable ! *Un nomade, traversant le désert sur son chameau, rencontra un européen qui visitait le pays et remarqua que celui-ci avait une montre au poignet. Le nomade le regarda en lui disant simplement : « Chez vous, vous avez l’heure, ici nous avons le temps ! ».* Cette réflexion désarmante doit nous faire réfléchir, ainsi que nos élèves et étudiants, sur une certaine philosophie de vie à retrouver si, à terme, nous ne voulons pas perdre notre temps et notre âme en chemin.

**FICHE 6**

**La spirale du «toujours plus vite» !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- d’apprendre, de l’école et jusqu’à l’université, à hiérarchiser les priorités dans la vie, en relativisant certaines choses pour toujours tenter d’aller à l’essentiel.   
- d’appréhender les programmes autrement pour ne pas faire «avaler» les savoirs aux élèves et étudiants dans une course infernale et c’est sans doute là, même si ce n’est pas facile à gérer, que l’on apprend à modifier son emploi du temps, pour «mieux employer le temps !»  
- de faire comprendre aux jeunes générations qu’il faut sans doute privilégier la qualité à la quantité car l’activisme, avec le sentiment parfois d’être incontournable, peut les amener dans le mur tout en dégradant les relations humaines au jour le jour, (ne dit-on pas que les cimetières sont remplis de gens indispensables ! à méditer !!...)  
- de leur faire découvrir l’envie de méditer, de réfléchir sur leur conception personnelle quant à l’échelle des valeurs et des priorités dans la vie. La philosophie peut largement y contribuer.  
- d’apprendre à ne pas être prisonnier ou esclave même des moyens de communication à notre disposition, qui finissent par polluer notre existence, tout en ressentant un sentiment d’impuissance de ne pouvoir répondre à toutes les sollicitations, à tous les rendez-vous, toutes les réunions, etc…

**OBJECTIFS :**Nous savons que nous n’avons plus de prise sur ce qui s’est passé hier et que demain ne nous appartient pas vraiment à cause des incertitudes et des fragilités de la vie. Cependant, chaque jour qui passe, au-delà des obligations de toutes sortes qui nous poussent à enchaîner les tâches à un rythme infernal, peut sans doute être vécu et apprécier autrement. Là encore, il n’y a pas de fatalité et c’est bien une éducation à la base qui peut donner aux jeunes une vision plus porteuse de sens dans la vie de tous les jours, susciter en quelque sorte une autre philosophie de l’existence. Les écoles, collèges, lycées et universités sont bien placés pour, au jour le jour justement, former les élèves à cet aspect important de l’équilibre de vie au quotidien, pour mieux apprécier l’existence, les relations avec les autres, tout ce qui est essentiel au fond.  
  
Pour arriver à créer une plus grande harmonie dans notre société demain, il ne faut pas que les individus soient continuellement soumis au stress d’une vie menée à cent à l’heure, où l’on est aspiré aussi par un activisme que l’on subit plus qu’on ne le maîtrise et dont nous n’avons plus le recul nécessaire pour nous en apercevoir. Nos enfants et jeunes sont les futurs acteurs de cette société en perpétuel mouvement, et, à leur niveau, ils devront essayer de bâtir eux-mêmes leur vie en tenant compte des priorités fondamentales qu’ils se donneront. Cela relève bien d’une philosophie de vie à faire passer par une pédagogie adaptée et en s’appuyant aussi sur des compétences professionnelles extérieures.

**Des inégalités flagrantes et insupportables !**

Là, on touche un problème qui ne peut laisser insensible, tellement il est visible dans le monde entier. Nous ne pouvons plus dire aujourd’hui, tellement nous sommes informés, que nous ne savons pas le fléau que représente la pauvreté, dans les pays du Tiers-Monde, mais aussi dans les pays dits économiquement riches comme le nôtre. Les crises successives ne font qu’amplifier le phénomène et des millions de personnes en souffrent de mille manières et tellement en meurent aussi. Des conflits armés ou des régimes totalitaires n’arrangent rien à l’affaire et ne font qu’accentuer cette misère qui fait croître le nombre de réfugiés. Nous comptabilisons surtout chaque année des millions de morts à cause de famines, d’épidémies, du manque d’eau potable, de conditions de vie déplorables à cause d’une insalubrité chronique qui fait aussi tant de ravages. Ce sont surtout les enfants qui sont touchés en premier lieu à cause de la malnutrition et il est difficile et surtout anormal de s’habituer au regard de détresse qui se lit sur le visage de ces gosses, lors de reportages qui sont diffusés parfois à la télévision.

Chez nous aussi, des personnes meurent chaque année dans la rue (près de 280 en 2012), plus de solitude que de froid d’ailleurs. Il a été constaté que l’on meurt dans la rue autant sinon plus en été qu’en hiver, mais on en parle moins, le froid étant «plus vendeur de sensations fortes !» pour les médias que la chaleur estivale qui ne réchauffe pourtant pas les cœurs de ceux qui sont abandonnés à leur triste sort. C’est bien la solitude qui est de toute façon la première des pauvretés et bon nombre de personnes souffrent de cette indifférence générale de la part de leurs concitoyens et aussi des pouvoirs publics qui, bien souvent, les stigmatisent plus qu’ils ne les soutiennent, il n’est de voir les arrêtés anti-mendicité pris par certaines villes en France et qui sont en passe, fort heureusement, d’être enfin supprimés. La pauvreté dérange souvent parce que nous en avons peur et, qu’inconsciemment, nous la redoutons pour nous-mêmes ou pour nos enfants et nos jeunes, surtout en temps de crise.

Et pourtant justement, combien de jeunes, ayant quitté le domicile familial, errent de ville en ville sans but, sans logis, combien d’étudiants se prostituent pour payer leurs études ou un loyer, etc… ? C’est pour cela, en partie, que nous ne voulons pas la voir d’aussi près cette misère sociale. C’est comme une peste dont il faut s’éloigner car il est vrai que sa vision n’est pas des plus reluisantes. La pauvreté sur d’autres continents nous impacte moins au niveau de sa violence, laquelle est pourtant tout aussi intolérable, mais elle sévit bien plus loin, donc elle dérange moins nos consciences dans notre quotidien.

Deux positions opposées s’affichent d’ailleurs au sujet de cette lutte contre la pauvreté. Nous avons d’un côté ceux qui souhaitent n’aider que les pays du Tiers-Monde parce la misère y est plus flagrante, plus «réelle» aussi, pensent-ils, que dans les pays riches. A cause de préjugés toujours aussi tenaces, ils accusent souvent «les pauvres de chez nous» de profiter du système social, de tricher en quelque sorte, ce qui ressemble fort à une stigmatisation de plus qui permet de généraliser à bon compte en mettant tous ces «faux pauvres» dans le même panier. Et puis, au contraire, il y a ceux qui disent qu’il est préférable d’aider les pauvres chez nous avant d’aller voler au secours des autres qui, on l’aura compris, n’ont qu’à se débrouiller par leurs propres moyens. Là, il ne s’agit que d’une stigmatisation de plus tout aussi intolérable et nous pouvons parler, dans ce cas, de démission envers des êtres humains vivant au loin mais qui restent aussi avant tout nos frères. De toute manière, dans ces pays, notamment d’Afrique, ils ont toujours été pauvres et nous sommes tentés de penser que c’est presque leur condition de l’être pour toujours, on s’y est tellement habitué, alors !!…

Tout ce qui vient d’être écrit sur ce problème de la pauvreté peut paraître dur et cynique et c’est pourtant loin d’être exagéré, je l’ai souvent vérifié en étant au contact de cette souffrance. Tellement de préjugés désolants, d’idées reçues sont tenaces et voyagent encore dans l’inconscient collectif, il n’est de constater les réflexions lors de conversations et ceci venant de tous les milieux sociaux. Même si c’est un challenge énorme à relever, nous ne pouvons pas «choisir» d’aider telle ou telle catégorie de pauvres, les «nôtres» ou ceux qui vivent à des milliers de kilomètres. La misère est globale et si elle n’est pas combattue dans son ensemble, le monde sera toujours menacé au niveau de sa cohésion, de son équilibre fondamental basé sur l’équité et une certaine morale chrétienne et humaniste de base. Et puis, au sujet de cette stigmatisation dont sont victimes les plus pauvres, l’abbé Pierre, homme si fédérateur et si reconnu dans tous les milieux en France, disait déjà en son temps : « Ce n’est pas aux pauvres qu’il faut déclarer la guerre, mais bien à la pauvreté ! ».

Ce n’est pas en fermant les yeux sur un problème aussi crucial, en justifiant un non engagement par des arguments intenables sur la longueur, que l’on règlera ce problème qui nous reviendra toujours en plein visage comme un boomerang qu’on ne cesse de balancer le plus loin possible de notre regard, histoire de s’en débarrasser à bon compte.

**FICHE 7**

**Des inégalités flagrantes et insupportables !**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- de se rendre compte que l’Education nationale et l’Enseignement supérieur ont un rôle primordial, incontournable à jouer pour changer les mentalités et inculquer à nos enfants et jeunes l’envie de lutter contre toutes les formes d’inégalités.   
- d’apprendre sans cesse à nos jeunes et une bonne fois pour toutes, que c’est l’indifférence qui est hideuse et non la misère et les personnes qui y sont confrontées, parce qu’elle tue l’esprit d’humanité dans tout ce qu’il a de plus noble et d’essentiel pour vivre en bonne harmonie.  
 - de dépasser les actions humanitaires (si utiles pour traiter les urgences !) pour intégrer complètement cette dimension humaniste dans les programmes scolaires et universitaires en s’appuyant, ce n’est pas négligeable, sur les droits fondamentaux de la personne humaine pour faire passer les messages fondateurs qui donneront l’envie de se sentir concernés par cette pauvreté qui nous entoure et qui est insupportable.   
- de ne plus considérer cette lutte contre les inégalités comme une option facultative, mais bien qu’elle soit en permanence au cœur de l’enseignement des savoirs, afin de construire une personne vraiment humaine et se sentant concernée du sort des autres à côté d’elle.  
- de renforcer le sentiment de colère, de révolte même (en s’appuyant sur le combat acharné de tant de personnes connues ou anonymes !), face à des injustices intolérables, parce que l’humanisme le plus élémentaire nous commande de nous lever sans cesse contre la misère et l’injustice.  
- d’accueillir davantage, au sein de l’école jusqu’à l’université, les forces vives sur le plan social et les diverses associations caritatives afin de faire connaître les problématiques de pauvreté et d’inciter ainsi derrière les jeunes à l’engagement pour changer les choses demain.

**OBJECTIFS**Oui, le système scolaire et universitaire sera bien dans sa mission en jouant un rôle essentiel pour faire reculer les idées reçues, les clichés insupportables qui sont transmis de génération en génération. Ces institutions doivent être en première ligne pour lutter aussi contre l’indifférence générale qui fait que la société s’est trop habituée à l’insoutenable au point parfois de baisser les bras de manière condamnable. C’est une petite révolution qui doit s’établir, en ayant le souci de faire de nos jeunes des «révoltés de justice», on dirait aussi des militants d’un humanisme qui a tant reculé dans nos sociétés d’aujourd’hui. Les élèves et étudiants doivent notamment avoir aussi conscience que beaucoup de leurs camarades vivent dans la pauvreté aujourd’hui, des enfants, mais aussi des jeunes qui dorment parfois dans des centres d’hébergement d’urgence, ou encore dans la rue parce qu’ils se trouvent en rupture familiale pour diverses raisons et j’en ai personnellement rencontré beaucoup, vraiment beaucoup trop !

Encore une fois, nos jeunes auront en charge la société de demain et ils auront, nous l’espérons, à faire davantage communauté pour rendre à notre monde un visage plus humain, sinon nous constaterons encore les mêmes travers qu’aujourd’hui ou d’hier, ce qui serait désolant, il faut bien le reconnaître ici. Il convient, dès lors, qu’ils aient conscience de la dure réalité d’aujourd’hui quant aux conditions de vie très précaires d’enfants ou de jeunes qui ont moins de chances qu’eux pour démarrer dans la vie. Et puis, le fait de les confronter à tous ces problèmes leur fera certainement prendre conscience de la chance qu’ils ont et cela leur permettra sans doute de relativiser leurs petits problèmes ou leurs états d’âme parfois futiles à certains moments. Le système scolaire et universitaire a une parole commune à transmettre sur des sujets comme la pauvreté, l’exclusion et elle peut aussi s’appuyer sur des partenaires extérieurs qui peuvent lui faciliter la tâche pour peu qu’on les sollicite, pensons aux associations, aux structures à vocation sociale ou humanitaire qu’elles soient publiques ou privées. Puisque l’on parle d’associations, nous pouvons aussi espérer que ces jeunes, bien sensibilisés tout au long de leur parcours, deviendront à leur tour des bénévoles qui mettront leurs compétences et leur temps au service du bien commun. Et là, le système scolaire et universitaire pourra dire qu’elle joue un rôle formidable pour espérer une société meilleure, tout cela aura du sens et sera porteur d’ESPERANCE !

**La peur de l’étranger, de celui qui est différent**

C’est, dirait-on, une peur ancestrale (là aussi, transmise depuis des lustres au niveau de l’inconscient collectif) qui a la vie dure, il est presque désespérant de devoir lutter contre, encore en 2012 ! Plus que la peur de l’étranger, nous pouvons même parler de défiance viscérale vis-à-vis de celui qui est différent, qui vient de loin, qui ne vit pas comme nous et qui nous dérange aussi dans nos habitudes, nos certitudes. Mais que vient faire cet étranger chez nous, se demandent certains bien souvent, comme si ils avaient la désagréable impression d’être encore envahis par des gens qui vont un jour nous supplanter, nous commander. Sans être spécialiste de la question, il y a sans doute là des réflexes de méfiance qui remontent à très loin et qui découlent de l’Histoire des pays avec ses invasions, ses conflits, etc... Il en reste certainement une trace indélébile qui a été transmise de manière inconsciente, mais entretenue de manière volontaire par les tenants d’un nationalisme exacerbé et c’est bien cela qu’il faut combattre pour réduire la haine de l’autre, allant parfois jusqu’à un racisme réducteur et destructeur sur le plan humain.

Il est des personnes qui ont toujours été stigmatisées depuis des lustres, parlons des Arabes, des Juifs, des Noirs, etc… et cela continue encore aujourd’hui, mille fois hélas. Et puis, les gens du voyage, assimilés bien souvent à des «voleurs de poules» sont l’objet de toutes les accusations et de tous les trafics lorsqu’ils s’installent provisoirement quelque part. Pour les vrais coupables de certains méfaits, c’est une aubaine que l’on porte ainsi les accusations sur d’autres, ils peuvent continuer leurs larcins avec des bouc-émissaires aussi pratiques. Les temps de crise, comme nous en vivons actuellement, sont propices aux réflexions les plus dures à l’égard des étrangers du style : «Ils viennent manger le pain et prendre le boulot des français !!...». Ces propos, vous le constatez sans doute vous-mêmes, a encore cours aujourd’hui en 2012 et je les ai souvent entendus lorsqu’il m’arrivait de défendre ces étrangers que nous avons parfois reçus dans des permanences d’accueil.

Et puis, pour donner un exemple précis, ce qui est plus grave et au passage dénoncé aussi par l’Eglise de France, c’est cette stigmatisation dont est victime la communauté des Roms, qui sont européens mais nulle part chez eux depuis des lustres. Par des mesures policières, on les pourchasse, en détruisant au passage leurs abris de fortune (sans les reloger !) au lieu de leur venir en aide et ceci se passe en France, terre des droits de l’homme. Nous assistons là à une discrimination «légalisée» qui ne peut être tolérée dans une République au fronton duquel nous lisons les mots : Liberté, Egalité, Fraternité. Certains s’appuyant sur la fameuse et regrettable phrase-alibi dite par un politicien français, il y a bien des années : *«On ne peut pas accueillir toute la misère du monde…»,* et qui a été reprise bien des fois pour justifier une politique douteuse à l’égard des étrangers, nous comprenons qu’il est bien difficile de défendre ces êtres humains qui, dans leur grande majorité, viennent chez nous pour fuir les guerres, la famine, l’oppression politique et on ne sait quels autres maux qui font des ravages.

Humainement, cette discrimination est intolérable, même si l’accueil des étrangers, des réfugiés, pose des problèmes d’infrastructure, d’hébergement, d’insertion, d’intégration et demande un effort sur le plan de la politique sociale. Ce n’est pas parce que c’est compliqué, lourd et coûteux socialement à gérer, que cela donne le droit de les rejeter comme des pestiférés en montrant du doigt l’immigration pour expliquer en partie nos problèmes économiques, ce qui est faux, vous le savez. Il ne faut pas oublier que la plupart des étrangers sont bien insérés, travaillent, payent des impôts et font ainsi fonctionner l’économie en effectuant des travaux souvent pénibles. La France, on le sait, comme d’autres pays, a toujours connu de l’immigration dans son histoire et c’est ce qui a fait la richesse humaine de notre pays grâce à cette diversité qui a travaillé sur notre sol depuis des générations, s’est battue aussi dans des guerres atroces et, de cela, on ne doit pas en faire l’impasse parce que cela arrangerait bien tout le monde.

L’échec au niveau de la mixité sociale est énorme et a contribué aussi au mauvais accueil des personnes ou familles issues de l’immigration dans certaines régions ou villes de notre pays. Trop souvent, nous avons logé ces personnes dans une sorte de ghettos au lieu de les intégrer véritablement dans la cité, il n’est de constater ce qui se passe dans les banlieues. Cela a pour conséquence qu’elles vivent en vase-clos tout en se regroupant parfois par affinité communautaire. Nous ne les connaissons pas et même nous ne cherchons pas ou plus à les rencontrer, alors qu’elles habitent finalement à deux pas de chez nous.

Ces personnes ne feront pas non plus le premier pas car elles sont aussi, comme nous, sur la défensive si bien que, généralement, tout le monde campe sur ses positons, d’où les incompréhensions, les tensions, la violence même et cette distance qui durent depuis des décennies. Le «chacun chez soi !» a pris le dessus, ce qui tue quelque part le «vivre ensemble» et c’est un des poisons de notre société d’aujourd’hui. Si la mixité sociale est à repenser pour l’avenir, rien n’empêche, à notre niveau, de provoquer la rencontre avec les étrangers qui peuvent nous enrichir humainement grâce au partage des expériences de vie. L’universel, c’est aussi l’échange, le partage, la connaissance par la rencontre de tous les êtres humains arrivant de partout, sans jamais exclure quiconque. C’est exigeant, mais un monde de paix doit se construire en passant par cette dynamique essentielle, qui nous oblige aussi à revoir nos schémas de pensée parfois trop rigides et si simplistes au fond.

**FICHE 8**

**La peur de l’étranger, de celui qui est différent**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- d’évoquer ces thèmes des étrangers ou de l’immigration, en collant, quitte à bouleverser les cours habituels en classe, avec une actualité brûlante mais tellement essentielle. L’utilisation du cours d’histoire ou de géographie apparaît sûrement très judicieux, mais d’autres matières peuvent sûrement être utilisées.  
- de ne plus considérer l’immigration comme un sujet tabou ou trop politique, ce qui en ferait, on l’entend parfois, un sujet délicat à traiter en cours, voire à interdire ! En occultant cette véritable dimension relevant pourtant de l’universalité, nous ne faisons qu’entretenir pour demain des idées reçues qui continueront à polluer un climat social souvent haineux. On entendra encore des contre-vérités qui sont parfois détestables envers des personnes à qui nous devons en premier lieu le plus grand respect.   
- de profiter, lors de l’accueil d’un enfant ou jeune étranger dans une classe, pour éduquer à l’universel en faisant la connaissance de cet autre qui vient parfois de loin, avec ses traditions, sa façon de vivre, sa langue, les problèmes de son pays, etc…   
- de comparer l’accueil fait aux français qui partent à l’étranger avec l’accueil que l’on réserve en France aux ressortissants de divers pays du monde, en prenant conscience justement que des milliers de français migrent eux aussi hors du territoire sans que cela choque forcément ceux qui les reçoivent, d’où l’acceptation, de notre part, d’une certaine réciprocité.

**OBJECTIFS**A l’heure où l’on parle de globalisation de l’économie, de la finance, du commerce, avec ses travers, notamment avec la course à l’argent, sans doute faudrait-il développer une plus grande globalisation des relations humaines à travers la connaissance de cet autre qui vit différemment. C’est comme cela que l’on viendra un jour à bout des préjugés et des clichés qui courent encore envers les étrangers. Le système scolaire et universitaire est là pour éduquer à la tolérance, au respect des autres qui ne sont pas comme nous, à l’accueil de l’autre, surtout s’il est en difficulté et arrivant d’un pays dont il est parti souvent précipitamment à cause de grandes difficultés.

De manière un peu naïve, je me dis souvent que de l’espace, les frontières n’existent pas et l’on constate que la Terre n’est qu’une grosse boule où l’humanité sera bien obligée de mieux se connaître, de mieux se respecter dans toutes ses différences, si elle veut un jour connaître une plus grande paix, une plus grande harmonie. Il s’agit là d’éduquer à une universalité exigeante mais cruciale pour l’avenir.

C’est une dimension exceptionnelle qui doit déboucher à terme sur plus de fraternité et nous sommes vraiment sur le message républicain en y rajoutant la liberté et l’égalité. Plus que jamais, compte-tenu que le monde est devenu une sorte de «gros village» à cause des moyens modernes qui ont aboli les distances, il nous faut l’enseigner avec force, de l’école jusqu’à l’université, des lieux stratégiques où les différences sont déjà vécues et expérimentées de manière concrète et ceci au quotidien.

**Le racisme, la discrimination, des pestes qu’il faut toujours combattre :**

Ces sujets, par certains côtés, peuvent se rapprocher du chapitre ci-dessus consacré aux étrangers, mais ils doivent être approfondis, en parlant déjà du racisme ordinaire, de la discrimination au quotidien, car c’est un vaste problème qui influe tellement sur la qualité du vivre ensemble. Là encore, la transmission de préjugés, de peurs, de moqueries et même de la haine, et ceci de génération en génération, marque encore l’inconscient collectif, même si, ici où là, nous pouvons constater des progrès au niveau des mentalités, lesquels peuvent toujours être remis en cause par l’évolution de la société et des évènements qu’elle traverse. Qui peut dire qu’il ne s’est jamais moqué, même sous la forme de la boutade, de la plaisanterie plus ou moins de mauvais goût, de telle ou telle personne différente de par son aspect ou encore par son côté marginal par exemple ? L’actualité hélas regorge de faits se rapportant à un racisme qui se déchaîne parfois tout aussi bien sous une forme anodine ou sur des aspects plus terribles. Qu’il soit insidieux ou violent, le racisme est à combattre à la base sans jamais reculer devant ce fléau qui ne demande sans cesse qu’à s’étendre.

Ce qui vient en premier lieu, lorsque l’on parle de racisme, c’est bien celui se rapportant à la couleur de peau et cela vise des minorités qui vivent dans un pays à majorité d’une autre couleur que la leur. Il n’est de se rappeler, dans les années 1960, le combat des Noirs en Amérique pour obtenir leurs droits civiques et ce leader charismatique qui s’est battu jusqu’à la mort pour les défendre, Martin Luther King. Il y eut avant lui, cette femme de ménage noire, Rosa Park, qui refusa un jour de se lever de son siège dans un car pour laisser sa place à un blanc qui le lui demandait expressément, car c’était la «coutume». Son geste fut médiatisé et ce fut déjà le prélude à un grand mouvement de lutte qui ne devait plus s’arrêter. Il y eut l’Apartheid en Afrique du Sud, avec le combat de Nelson Mandéla, et tant d’autres situations de racisme à travers l’histoire et sur toute la planète.

Mais aujourd’hui, est-ce que le racisme a été vaincu ? Non, nous le savons tous et il continue sa triste besogne dans tous les recoins de la société. Encore une fois, la peur de l’autre, les idées reçues font qu’il pollue les relations humaines. Si l’on prend le cas des Arabes, ils sont toujours aussi mal vus, on s’en méfie, certains disent qu’ils sont tous «faux», sournois et qu’ils ne peuvent de toute manière pas s’intégrer chez nous, «Ils ne seront jamais comme nous !», comme si cette évidence était une justification pour haïr. Si par-dessus tout cela, vous rajoutez la religion et que vous mélangez le tout, vous obtenez un cocktail explosif qui crée des tensions continuellement. Certains rétorqueront qu’il existe aussi le racisme anti-blancs, ce qui est vrai, et cela justifierait, à leurs yeux, qu’on leur rende la pareille en les rejetant, en les méprisant jusqu’à demander qu’ils retournent chez eux pour «nous laisser entre nationaux pure souche».

D’autres, plus exaltés encore dans l’extrémisme, pensent encore qu’il y a deux sortes d’hommes, les vrais, c'est-à-dire eux évidemment, qui sont de la bonne couleur de peau, de la bonne «race» et les sous-hommes, c’est-à-dire ceux qui viennent d’ailleurs et qui nous dérangent déjà dans leur apparence physique et plus encore avec leurs coutumes, leur façon de s’habiller, de se nourrir, de parler, etc… Les formes de racisme sont diverses dans la société, mais suivant votre origine, votre couleur de peau, vous aurez les pires difficultés à obtenir un emploi ou un logement. Des tests, en caméra cachée, lors de reportages, ont montré de manière flagrante cette discrimination où, sans raison valable, on rejette systématiquement les gens de couleur lors de leurs diverses demandes au profit de personnes dites «bien de chez nous !».   
   
Et puis, cela va même parfois jusqu’à la violence ou même la mort, avec des êtres humains qui se font massacrer sans raison, comme cela gratuitement, parce que leur tête ne revient pas ou parce que certains ont décidé «de se faire un arabe ou un noir !», histoire de se marrer un peu. C’est inacceptable, inhumain, mais cela se constate de temps à autre au détour de l’actualité en faisant l’objet de «trois lignes dans le journal». C’est ce qu’on appelle, et cette expression est terrible à entendre, le racisme ordinaire, celui dont finalement on s’habitue sans toutefois le cautionner, mais est-ce déjà tolérable de s’y habituer ? On nous dit que cela a toujours été ainsi que nous ne pouvons rien y faire au fond, cela fait partie des dérives inévitables de la société. La République ne condamne-t-elle pas cela ? Les lois ne sont-elles pas à l’opposé de ce racisme latent et intolérable qui prône le rejet et même la disparition de ce citoyen différent ?

Et puis, il y a aussi la discrimination dont sont victimes certaines catégories de personnes dans notre société, malgré les lois interdisant cette pratique. Pensons aux handicapés mentaux ou physiques qui sont l’objet d’un regard pesant à leur égard, de moqueries en tous genres. Même s’il y a eu des progrès, ils sont par exemple encore victimes de la discrimination à l’embauche, parce qu’on juge qu’ils ne sont pas rentables pour l’entreprise et même considérés encore comme des «boulets» dont l’intégration demande trop d’aménagements. Tous les jours, ils doivent se battre pour se faire reconnaître, pour avoir leur place dans la société. Déjà, pour se déplacer dans une ville, c’est tout un parcours du combattant car les obstacles urbains sont inimaginables à franchir. Là encore, c’est la peur qui fait réagir car, dans l’inconscient, nous redoutons de devenir un jour comme eux et cette image de l’handicap, de la dégradation physique ou mentale, nous devient dès lors insupportable, donc à rejeter le plus loin possible. Alors souvent, c’est la pitié qui domine quand nous les abordons, alors qu’ils ne demandent qu’à être traités comme les autres tout simplement, ni plus ni moins.

Il y a encore l’homophobie et là, c’est aussi tout un cheminement qui est à faire pour faire évoluer les mentalités. Les homosexuels sont encore traités de noms peu flatteurs et souvent vulgaires, beaucoup les considèrent encore comme anormaux, comme des êtres déviants et pervers. Si l’on relit l’histoire, ces êtres humains, à l’image des Juifs, des gens du voyage, des Tziganes…, ont subi aussi les pires atrocités dans les camps de la mort nazis pendant la seconde guerre mondiale en étant pourchassés et déportés en masse. Sans en arriver à de telles extrémités abominables, nous n’acceptons pas ce qui, selon des critères non objectifs, sort de la norme au lieu de chercher à les connaître, à les comprendre. Nous ne voulons pas entendre que leur vie, bien souvent, n’est pas un choix délibéré et extravagant, mais bien la conséquence de leur personnalité qui s’est construite dès la naissance.

A cet égard, la nation reconnaît les homosexuels comme étant aussi des citoyens à part entière, ni supérieurs, ni inférieurs aux hétérosexuels. Comment l’homme peut-il se permettre, selon ses propres critères et ses certitudes illusoires bien établis, de juger et de condamner tel ou tel citoyen du fait qu’il ne vit pas comme lui ? Est-ce un crime de s’aimer entre femmes ou entre hommes lorsque cet amour est sincère et vécu dans une grande plénitude ? L’homophobie, c’est la condamnation de l’amour entre deux êtres tout simplement, ce qui est contraire à la liberté absolue d’êtres humains qui ne dérangent personne et qui n’ont besoin que de notre amitié bienveillante, la loi ne dit pas autre chose. Vous avez un ami que vous appréciez depuis des années, que vous avez fréquenté dans bien des occasions, qui vous a peut-être rendu service et il vous annonce un jour qu’il est homosexuel. Il n’a pas osé le faire avant pour de multiples raisons dont le regard des autres. Apprenant la nouvelle, allez-vous rejeter cet ami parce que vous aurez honte de vous afficher avec lui ? Est-ce cela l’amitié, de ne pas assumer en quelque sorte la différence des autres pour ne pas être à notre tour montré du doigt à cause de nos fréquentations ? Est-ce comme cela que nous lutterons contre les préjugés, les moqueries et la haine qui peuvent parfois tuer mieux que des armes ?

Les discriminations sociales sont aussi une plaie de la société et suivant nos origines, notre milieu, l’endroit, le quartier d’où nous venons, nous serons acceptés ou non. Nous entendons souvent cette expression : « On ne mélange pas les torchons et les serviettes ! » et c’est encore vrai en 2012 ! Les milieux ouvrier, agricole rencontrent encore difficilement les milieux plus aisés où la différence se fera déjà par l’argent et le niveau de vie. On nous dira que c’est vieux comme le monde, mais ce constat crée des tensions, des incompréhensions et cette discrimination joue réciproquement dans les deux sens d’ailleurs. Cela crée dans la société des tensions, des jalousies, des rejets, des suspicions et surtout des divisions qui sont néfastes pour une bonne cohésion sociale. Là encore, il faut se battre pour faire sa place lorsque l’on vient d’un milieu populaire ou, au contraire, convaincre que l’on a toujours agi avec honnêteté malgré notre richesse acquise ou héritée.

Les enfants, les jeunes autant que les adultes, de tous milieux finalement, peuvent souffrir au jour le jour de ces discriminations sournoises qui polluent l’existence parce que la société crée des statuts, des places dans lesquelles nous devons nous tenir sans chercher à rencontrer forcément ceux qui ne sont pas du même milieu. Nous pouvons dès lors considérer l’autre comme quantité négligeable et les incompréhensions, parfois savamment entretenues, créent dès lors des distances infranchissables.

Il est une discrimination qui est redoutable à vivre et inacceptable dans notre société, c’est celle dirigée contre les pauvres dont nous avons parlé plus haut. Cette discrimination joue à plein déjà sur l’apparence, le physique et ce sont les SDF qui en sont principalement les victimes. Cette pauvreté qui s’étale au grand jour, de plus dans la rue, la société ne veut plus la voir, cela dégoûte tout simplement et même, ce qui est pire, nos concitoyens passent à côté dans une indifférence générale, en évitant soigneusement de croiser le regard des ces «paumés». Cette pauvreté peut faire l’objet d’une discrimination institutionnalisée, il n’est de voir les arrêtés anti-mendicité pris par des municipalités pour mettre les SDF hors des villes, surtout en période touristique, parce que cela fait «tâche» dans les rues de la ville. Les pauvres, aujourd’hui en France, sont près de 9 millions, ce chiffre est astronomique et inacceptable !!... Finalement, et c’est une question dérangeante, la pauvreté ne se logerait-elle pas davantage dans le fait de ne plus s’en indigner, de ne plus la combattre, plutôt que le fait d’en être victime de manière concrète au jour le jour ? C’est sans doute une question essentielle que notre démocratie nous pose aujourd’hui.

**FICHE 9**

**Le racisme, la discrimination, des pestes qu’il faut toujours combattre :**

***Quels messages faire passer de l’école jusqu’à l’université :  
Il est sans doute important :***- de parler sans retenue du racisme, des discriminations diverses, de l’école jusqu’à l’université, comme à la maison d’ailleurs, si on veut le combattre à la racine.   
- de détecter aussi des situations méconnues, car cachées, de racisme ou de discrimination au sein même de l’école ou de la faculté, ce qui est grave et qui se vérifie pourtant souvent dans l’actualité quotidienne.  
- d’oser contredire en cours une éducation reçue à la maison qui encouragerait des comportements racistes ou discriminatoires, parce que les professeurs ont une parole commune et républicaine à faire passer pour une bonne construction de la personne en devenir.  
Si l’école ne peut s’octroyer le droit de s’opposer à l’éducation des parents, elle se doit pourtant de véhiculer des valeurs incontournables pour bien vivre en société.   
- d’éradiquer, de briser les peurs qui font le lit du racisme, tout en fragilisant la cohésion sociale et qui amène aussi cette haine débouchant sur de la violence.  
- d’accomplir, tout au long du parcours scolaire et universitaire du jeune, tout un travail individuel et collectif pour lui apprendre à connaître l’autre dans toute sa dimension d’être humain.   
- de savoir rebondir sur l’actualité, en analysant certains actes racistes et discriminatoires, pour susciter de l’intérêt, de la colère, de l’indignation, autant d’émotions qui garantiront que les jeunes ne passent à côté d’évènements qui doivent absolument interpellés pour rester ou devenir des êtres impliqués.   
- de participer très tôt à construire une société plus humaniste qui réduira au maximum les actes de violence verbale ou physique qui sont trop nombreux et intolérables.   
- de permettre en classe des témoignages d’adultes et même d’enfants ou de jeunes ayant été victimes du racisme ou de discriminations diverses dans la société ou au sein des établissements. N’ayons pas peur du témoignage, si fort soit-il, car il éduque par la véracité et la sincérité du propos plus qu’il ne rebute, il est donc irremplaçable.

**OBJECTIFS**Le racisme, toutes les discriminations sont une véritable plaie de notre société, au point de toucher aussi l’école ou la faculté en leur sein. Cette dimension doit être encore davantage abordée en cours et dès le plus jeune âge pour «casser dans l’œuf» les stéréotypes détestables qui amènent à des comportements insupportables et destructeurs. On ne naît pas raciste, mais on peut le devenir si personne ne vous ouvre au respect des différences, à l’ouverture vers l’universel. Cette sensibilisation ne doit pas être facultative et se donc faire suivant l’appréciation de tel ou tel enseignant, qui y serait sensible ou non, mais bien s’intégrer au sein des programmes d’année. Tout cela doit être «officialisé», institutionnalisé pour que l’on ait une chance de changer les comportements. C’est comme cela que nous ferons de nos jeunes de véritables citoyens responsables qui porteront haut et fort les trois valeurs essentielles de notre pays, à la savoir la Liberté, l’Egalité et la Fraternité. De plus, on entamera un débat fantastique où les tabous auront vraiment des chances d’être enfin levés, une vraie priorité pour notre société future !

Au final, il s’agit sans doute de créer une véritable pédagogie nouvelle qui, non seulement, propose des savoirs, mais inculque une manière de les utiliser aussi pour le bien commun. Compte-tenu de l’évolution de notre société, le système scolaire et universitaire ne peut que s’emparer de toute cette dimension, parce qu’elle a valeur d’exemple, ou tout du moins, doit-elle éduquer à l’exemplarité, dans un monde où tant de normes sont remises en cause. Et puis, il s’agit là de préserver pour l’avenir les fondements mêmes de notre si belle démocratie, sans doute imparfaite, mais pour l’heure certainement le meilleur des systèmes inventés pour l’épanouissement de l’individu.

**Un commentaire  :**

La vision de certains constats ou dérives, qui ont été abordés ci-dessus, est certainement incomplète, imparfaite et sans doute à enrichir par d’autres points de vue de personnes peut-être plus pertinentes ou plus compétentes dans certains domaines, dont certains n’ont d’ailleurs pas été mis en lumière ici. En tous les cas, ils ne peuvent être ignorés par tout un chacun, que l’on soit adulte, jeune ou enfant et surtout professeur ou éducateur. Ceux-ci doivent s’emparer des enjeux humanistes de notre société, avec ses problèmes, ses drames, qui ne relèvent pas, pour la plupart, d’on ne sait quelle fatalité devant laquelle nous ne pourrions pas lutter. L’éveil à la prise de conscience de ces problèmes et l’étude des mécanismes qui les amènent, peut permettre d’améliorer les choses demain et c’est pour cela que l’on doit absolument donner plus de place à cette éducation au développement et à l’universel à l’école et jusqu’à l’université. Le jeune, en n’ignorant pas le monde qui l’entoure, en prenant conscience des problématiques, en étant sensibilisé aussi sur les préjugés et les idées reçues véhiculés depuis des lustres, sera plus armé demain pour participer activement à la construction d’une société plus juste, plus fraternelle aussi, ce qu’on appelle aujourd’hui le «Vivre ensemble».

Et puis faut-il sans doute s’entourer de compétences extérieures, je dirais non-pédagogiques, pour apporter un éclairage nouveau sur toutes ces problématiques. L’intervention de sociologues, d’historiens, d’humanistes, de responsables associatifs ou d’ONG, etc…, sans concurrencer pour autant l’éducation essentielle de base donnée par les professeurs, permettrait de compléter la formation de nos jeunes en leur apportant une vision élargie du monde, de la société. Ces personnes permettraient en classe d’avoir une approche différente et complémentaire, en apportant le recul nécessaire sur les évènements et sur les choses, en analysant le passé tout en se projetant sur le futur, tout en décryptant un présent qui va toujours plus vite et auquel nous avons parfois du mal à donner du sens.

Nos élèves, semble-t-il, ont, non seulement besoin d’apprendre, mais aussi de comprendre où ils vont, dans cette société qui est en mouvement perpétuel, où l’information est énorme et variée. Pour rester un «sanctuaire» incontournable, le système scolaire et universitaire doit avoir aussi la maîtrise de ce qui se passe à l’extérieur et qui, forcément, vient la perturber ou, en tous les cas, l’interroger. Dès lors, si comme on l’entend souvent, l’école ou l’université ne peuvent sans doute pas tout «avaler» dans les programmes déjà chargés, elles se doivent pourtant de donner des réponses à des interrogations d’aujourd’hui, qui ne sont plus celles d’hier, on peut le contester, mais c’est ainsi. Il faut donc plus systématiquement s’emparer de certains sujets de société incontournables avec plus de force, pour répondre demain aux attentes de jeunes dont les centres d’intérêt et les priorités, quant à leur développement personnel, évoluent en même temps que la société. L’école ou l’université ne doivent plus, bien souvent, être en position de subir les conséquences de dérives sociétales, en continuant à ne dispenser qu’un enseignement dit «traditionnel». Le jeune vient en cours en sachant déjà beaucoup de choses par lui-même tellement les moyens d’informations foisonnent. Il est aussi devenu un consommateur de «savoirs tous azimuts !!...» et le cours « traditionnel » ne peut être considéré par certains élèves, même si cela peut faire bondir, que comme un moyen d’information comme un autre finalement. Cela évidemment peut paraître assez surprenant de le dire ainsi, mais serait-ce si superflu de se poser la question ??!!….

En effet, pour ne prendre que l’exemple d’Internet, cet outil offre une information immédiate, énorme et souvent incontrôlée ou pire, incontrôlable. Les enfants sont souvent bien plus à l’aise que les parents pour utiliser Internet au point d’aller très loin dans leurs pratiques. Google, les réseaux sociaux tels que Twitter, Facebook …, ou encore des sites par millions sur tellement de thématiques, sont autant de sources que l’enfant ou le jeune utilisent sans retenue et de manière si naturelle à présent. Ce flot d’informations, ingurgité sans analyse particulière au niveau de l’objectivité, du sérieux des sources, peut poser question si l’enfant ou le jeune ne parlent jamais à la maison de ce qu’ils découvrent sur la toile et si cela n’est pas évoqué non plus en cours. Prennent-t-ils tout ce qu’ils voient pour argent comptant ??!!... Comment digèrent-ils les infos ? Cela finit-il par « glisser » sur eux au point de devenir indifférents, blasés ?

Pire, des sites particulièrement violents, au niveau des idées ou des propos qui y sont mis en ligne, ou encore des images proposées, pensons à la pornographie, peuvent banaliser dans les esprits des attitudes ou des actes d’une extrême violence, ce qui pose question pour le développement de ces enfants ou jeunes. Pour en revenir aux réseaux sociaux, où on balance en ligne des infos ou des images relevant de la vie intime des personnes, nous assistons à un mélange des genres dangereux entre ce qui relève de la sphère privée et de ce qui relève de la sphère publique, tout est parfois confondu ! On se rend compte aussi que l’école ou la fac sont touchées par ce phénomène, dans la mesure où certains jeunes, déjà harcelés dans la cour de récréation, continuent à présent d’être poursuivis chez eux en recevant des messages d’insultes ou des moqueries, via les réseaux sociaux. On pourrait encore développer le sujet, mais on constate bien que l’école ne doit pas zapper ce monde de l’informatique, ne serait-ce que pour apprendre aux élèves à faire une différence entre le monde virtuel et le monde réel, à trier l’information pour une meilleure acquisition des savoirs, sur le fait qu’Internet peut être un outil merveilleux, mais aussi dangereux et qu’il n’est en aucun cas une fin en soi. Bref, il y a de quoi faire dans ce domaine et le système scolaire et universitaire, de plus dépendant aussi de cet outil devenu incontournable, se doit de manière urgente de se l’approprier pour ne pas être dépassé par le phénomène et ainsi contrôler le ressenti des jeunes, ce qui permet d’ajuster les savoirs à transmettre et les messages essentiels à faire passer.

On le voit bien, l’école ou l’université, pour rester des lieux qui construisent la personne, doivent à tout prix s’emparer de sujets de société qui questionnent tellement aujourd’hui et demandent des réponses fortes avec des messages relevant de l’humanisme le plus élémentaire à faire passer. Cela passe sans doute dans l’avenir par une refondation des programmes, qui seraient moins chargés au niveau de l’acquisition de savoirs qui ne sont plus forcément au goût du jour, pour laisser la place à un programme impliquant l’acquisition ou l’apprentissage du «bien vivre ensemble» pour un meilleur enrichissement personnel et aussi pour avoir le souci du bien commun. Peut-on alors parler de révolution à effectuer au niveau des programmes (on peut le penser !) et n’est-ce-pas, depuis toujours, un des rôles fondamentaux de l’école, du collège, du lycée ou de l’université au même titre que celui de la famille, de cadrer l’éducation de l’enfant ou du jeune sur des bases saines et solides, sans pour autant les étouffer car ils auront toujours besoin de découvrir aussi par eux-mêmes, mais pas n’importe comment. Voilà bien une question essentielle qui peut, on le devine déjà, diviser quant à son bien-fondé, mais, on ne peut aujourd’hui éluder le problème de cette construction de l’universalité de la personne sur des bases fondamentales.

Les comportements de nos jeunes, leurs nouvelles pratiques, leurs modes de relation, leurs centres d’intérêt ont évolué avec le temps et cela déstabilise le système scolaire et universitaire, ainsi que la famille. Même si elles ont toujours existé au fil des générations qui se sont succédées, les incompréhensions sont parfois nombreuses entre enfants, jeunes et les adultes. Cet écart ne fait que s’amplifier parce que les modes de transmission des savoirs et des valeurs ne sont plus tout à fait adaptés à notre société d’aujourd’hui. Si l’enseignant, à l’école, est encore le «maître du savoir» au niveau des apprentissages scolaires, l’élève, de par les moyens de communication modernes dont il dispose, est lui aussi au courant de pas mal de choses et, s’il n’est pas guidé, accompagné, se crée sa propre échelle de savoirs, de valeurs ou de priorités. Ceci n’est d’ailleurs pas négatif en soit, car l’élève se construit, en autonomie, sa propre personnalité. Mais l’écart, avec les adultes, vient de ce que ces derniers n’ont sans doute pas les mêmes préoccupations ou les mêmes centres d’intérêt. Une plus grande connivence doit sans doute s’établir pour jeter des ponts !

Ce n’est pas tant les différences quant à la vision de l’existence ou de la société qui peuvent déstabiliser le rapport entre les enfants, les jeunes et les adultes, mais l’absence de temps d’échanges, de rencontres pour en parler. Par leurs paroles ou attitudes surprenantes, nos jeunes expriment peut-être inconsciemment des angoisses, des questionnements, mais aussi des colères, des indignations par rapport à leur vie ou par rapport à la société. Si personne ne cherche à connaître et surtout à comprendre leurs envies, leurs passions, leurs espérances, dans ce monde où tout va toujours plus vite, comment alors décrypter clairement des agissements qui nous paraissent déroutants ?

Les enfants ou les jeunes sont parfois perçus par les adultes comme des êtres superficiels, immatures, insolents, vulgaires, ingérables, etc… Sans excuser certains comportements irrespectueux ou condamnables, comment peut-on penser un instant que le monde qui les entoure les indiffèrent et qu’ils prennent tout à la légère ? C’est bien parce qu’ils sont soucieux de leur avenir qu’ils réagissent de manière surprenante parfois, ils se débrouillent comme ils peuvent avec la société que nous, adultes, nous leur laissons et c’est bien là la problématique.

Dès lors, puisque l’on parle ici d’éducation au développement, il est sans doute temps de donner à nos enfants et nos jeunes toutes les armes pour décrypter le monde, les évènements, les enjeux et ceci, en commençant par décrypter «leur monde à eux», sinon on n’arrivera à rien. A l’écoute de leurs passions, de leurs espérances aussi, on entrera plus facilement en contact avec eux, mais il faut s’en donner le temps dans un programme scolaire d’année qui est si chargé. En tous les cas, il ne sert à rien de leur faire systématiquement la morale en pensant que nous avons toujours raison, car cela les insupporte au plus haut point, surtout que nous ne sommes pas toujours capables de faire notre autocritique.

Notre vision d’adultes ne correspondra jamais tout à fait à la leur et seul le temps du débat pourra permettre de rapprocher nos deux «mondes». C’est encore une fois tout un programme à établir (en sachant utiliser les disciplines enseignées !). En tous les cas, on doit déclencher le débat, sinon le décalage, l’écart, ne feront que s’agrandir et le système scolaire et universitaire sera encore le premier à en souffrir. Sommes nous prêts à entamer cette révolution qui fera que l’on se préoccupera autant de «l’être en devenir» que de la transmission des savoirs ? Tout l’enjeu pour demain est là !

1. ***Quels moyens pour le système scolaire et universitaire afin de prôner l’éducation à l’universel et au développement ?***

**Une volonté ministérielle et institutionnelle :**

C’est tout une politique de sensibilisation auprès des établissements scolaires et universitaires que l’on doit inventer pour prôner de manière prioritaire cette éducation sur le terrain. Au vu des constats établis plus haut, et qui seraient à développer davantage point par point, il s’agit bien d’une nécessité absolue que de sensibiliser les élèves et les jeunes à cette éducation au développement et à l’universel, si nous voulons susciter l’Espérance demain et sortir de cette fatalité si déprimante qui caractérise bien souvent notre société d’aujourd’hui.

Pour cela, il faudrait sans doute que le Ministère de l’Education Nationale et de l’Enseignement supérieur décide de l’inscrire comme une priorité dans les programmes, et ceci sans attendre. Il s’agirait en fait de donner un formidable coup de projecteur pour entraîner le maximum d’établissements à se mettre en marche afin que nos jeunes acquièrent un bagage humaniste minimum avant d’être lâchés dans le grand bain de l’existence. Ce serait formidable que les pouvoirs publics montrent la direction pour mettre un peu plus le système scolaire et universitaire au cœur des problématiques de société, afin de faire de nos jeunes de véritables citoyens soucieux des enjeux et des autres, mais aussi porteurs, pourquoi pas, d’idées innovantes pour déjà changer les choses à leur porte. Tout cet élan pourrait surtout, on l’a dit, faire évoluer les mentalités, éliminer les préjugés, les peurs tenaces sur bien des thèmes et aussi insuffler un esprit humaniste et harmonieux au sein des établissements eux-mêmes, grâce au montage de projets d’année porteurs de sens en lien avec les disciplines enseignées.

En cela, les acteurs du monde social, associatif, des jeunes eux-mêmes, des parents, etc… peuvent apporter leur éclairage, leur soutien, leur intervention dans la création de véritables programmes pédagogiques sur le sujet et intervenir aussi, sous le contrôle des professeurs, dans les établissements pour amorcer les idées, les projets touchant les thèmes exposés plus hauts. Encore faut-il se donner le temps de le faire, non pas de manière épisodique et facultative, mais sur la durée en prenant conscience déjà que nous devons nous emparer à bras le corps de ces enjeux sociétaux. Il s’agit bien de franchir un cap en osant bouleverser les programmes parce que cette éducation concerne finalement tout le monde sans exception de par ses priorités humanistes.

Toute une réflexion doit par exemple se faire pour ne plus considérer l’engagement au service des autres comme un geste exceptionnel et rare, mais que cela devienne plus instinctif. Oui, il s’agit de tout faire dans l’éducation pour que l’engagement désintéressé soit considéré enfin comme élémentaire, ce qui permettra d’agir ensuite de manière instinctive, que l’engagement devienne naturel parce que bien appris en ayant compris l’enjeu et le sens que cela peut donner à l’existence. C’est une manière finalement, non pas de réussir simplement dans la vie, mais aussi de réussir sa vie, une autre dimension et quelle dimension, n’est-ce-pas !

**Inclure l’EDU dans les modules de formation :**

Là, il s’agit aussi d’une véritable révolution à entamer pour que cela se fasse concrètement. Pour cela, nous pouvons nous appuyer sur les spécialistes de la question que sont les formateurs, les professeurs et les animateurs-ressources pour établir des schémas de formation qui intègrent cette dimension d’éducation au développement et à l’universel dans la formation des enseignants. Mais il ne faut pas écarter les associations humanitaires de terrain qui gèrent les problèmes de société ainsi que les professeurs qui gèrent au quotidien les cours pour formuler des modules adaptés à la réalité ainsi qu’aux enjeux. Les parents ne doivent non plus être oubliés car ils seront un formidable relai incontournable pour affirmer cette éducation au quotidien dans la vie de tous les jours. Aucun maillon de la chaîne ne doit être mis de côté et chacun, à la place où il évolue, a à apporter son expérience, sa sensibilité pour prendre en compte toutes les problématiques. Alors, nous pouvons espérer que cette éducation trouvera sa place au sein du système scolaire et universitaire, enfin toute la place, dirons-nous, qu’il devrait déjà avoir.

***L’Education au développement dans la formation des futurs professeurs :***

Oui, dans leur cycle de formation pour devenir enseignants dans le 1er comme dans le 2ème degré, ou professeurs d’université, les postulants devraient bénéficier en urgence d’un module obligatoire car incontournable sur cette éducation. Là, sans doute, tout est, si l’on peut dire, à inventer pour créer ce module et bien des professionnels de la pédagogie sont en mesure de lui donner un contenu concret et intéressant dans les programmes d’année. Pour cela, il faut aussi savoir s’appuyer sur des personnes de terrain qui agissent dans la société sur les domaines touchant aux enjeux de société développés ci-dessus, pensons aux associations, aux structures sociales diverses, etc… Ces modules de formation, comme pour les autres disciplines, doivent faire sans doute l’objet d’évaluations sur la capacité, la volonté ainsi que le ressenti à enseigner ce vaste domaine aux enfants et jeunes.

Nous devons surtout faire acquérir aux futurs professeurs cette capacité à décortiquer l’actualité du moment, les enjeux de la société, à mettre en adéquation les causes de certains maux de la société et les conséquences sur la vie de tous les jours. Ils doivent acquérir cette capacité à la prise de conscience, à s’indigner parfois, à éprouver une colère intérieure aussi devant l’insupportable pour faire passer des messages à leurs élèves ou étudiants. S’ils ne sont pas convaincus et formés sur le bien-fondé de certains combats humanistes, de l’intérêt de ne pas bafouer les droits fondamentaux de la personne humaine, ce sera bien difficile, sinon impossible de sensibiliser des élèves ensuite. Et c’est bien là tout l’enjeu et on parle bien ici de petite révolution pédagogique, même si je ne suis pas un spécialiste.

Et cette éducation s’apprend comme la discipline, le respect, la politesse, la tolérance, ou encore des matières comme les maths, le français, etc… Ils doivent apprendre à se servir aussi des matières traditionnelles en classe pour intégrer cette éducation de manière définitive. Les enseignants peuvent de plus se servir de cette éducation à part entière pour développer chez l’élève le sens du débat, de l’esprit critique en commentant en cours un évènement d’actualité majeur qui l’aura interpellé. On formera ainsi un futur citoyen qui aura un point de vue le plus objectif possible en ayant le maximum d’informations contradictoires sur tel ou tel sujet et c’est sans doute comme cela qu’on luttera contre les préjugés trop vite acquis par une méconnaissance et par les non-dits.

***Une conclusion provisoire :***

D’autres moyens sont sans doute à proposer pour mettre en lumière cette éducation au développement et à l’universel et comme il a été dit, tout est à inventer en profitant de l’expérience de chacun et en écoutant aussi les besoins et les attentes du terrain. Ce que l’on peut dire, c’est que le système scolaire et universitaire, en prônant vraiment davantage cette éducation, sera encore plus une école de la vie en permettant aux jeunes une formidable ouverture sur les autres, sur le monde à travers des sujets vitaux. Notre société, qui nous fait nous poser bien des questions sur l’avenir de nos enfants, de nos jeunes, doit promouvoir à nouveau avec force des valeurs humanistes fondamentales. De l’école jusqu’à l’université, on se doit encore là d’être des précurseurs en mettant des moyens sur cette éducation au développement et à l’universel, si le système veut rester incontournable tout en conservant une longueur d’avance.

Nous entendons parfois certains dire que nous avons la société que nous méritons, c’est-à-dire au fond que, suivant les priorités que l’on aura inculqué aux enfants ou pas, cela déterminera le type de société qu’ils créeront collectivement dans le futur. Nous souhaitons tous un monde meilleur, plus juste pour nos jeunes, mais leur donnons-nous vraiment tous les outils, tous les messages, toutes les pistes pour la construire demain ? Voulons-nous faire de ces jeunes de futurs adultes résignés et repliés sur eux-mêmes ou alors des êtres humains, des citoyens engagés à côté de chez eux ou plus loin, voilà une question cruciale que l’école ou l’université ne peuvent évacuer, surtout aujourd’hui.

Pour écrire ce modeste document, je me suis référé surtout à mon expérience associative qui m’a fait rencontrer, comme d’autres, tellement de populations fragiles, rejetés, dénigrées aussi. Et je me suis dit, à bientôt 55 ans, qu’il était possible de faire passer un message, sinon original, tout du moins prioritaire. Je crois dur comme fer qu’une nouvelle école de la vie est encore à inventer où la citoyenneté, l’engagement, l’envie de s’affirmer, de préserver sa liberté de pensée et celle des autres seront enseignés avec autant d’importance que les savoirs traditionnels. C’est sans doute un enjeu fondamental pour le devenir de chaque enfant, de chaque jeune, mais aussi de notre humanité demain car nous sommes à un tournant, ce n’est pas exagéré de le dire et les élèves, sans le dire vraiment, le savent bien au fond.

Il faut oser aller à contre-courant en faisant des changements radicaux pour faire reculer nos craintes et celles, pas toujours exprimées, de nos enfants et de nos jeunes. Si nous sommes témoins d’espérance, sans être fatalistes, conformistes ou frileux, nous suivrons simplement l’exemple courageux de personnes connues ou pas, qui ont toujours lutté avec force contre des dogmes et des habitudes qui figeaient la soif de changement pour un monde meilleur. Le parcours de ces personnes peut d’ailleurs être étudié avec soin dans les cours, car ils peuvent donner l’envie aux jeunes de s’engager, de lutter pour un monde meilleur.

Tout le monde est conscient que les professeurs, les formateurs, les chargés de mission, les animateurs-ressources, qui sentent mieux que quiconque les attentes et les innovations à proposer sur le terrain, sont largement en capacité d’apporter leur expérience professionnelle parce qu’ils ont tout simplement une compétence et surtout une expérience inégalables. Il faut leur donner la liberté d’agir en fonction de leur ressenti dans leur vie professionnelle ou dans ou de l’université leurs missions respectives dans l’institution. Voilà peut-être tout l’enjeu pour faire de l’école des lieux incomparables qui resteront bien au centre de cette formation si essentielle de l’individu dans toute sa dimension !

Pour finir, j’ai essayé modestement, à travers cette réflexion, d’apporter ma contribution au débat. C’est aussi le ressenti personnel d’un citoyen soucieux des autres et de l’avenir de nos enfants et de nos jeunes. C’est encore l’avis d’un homme défendant depuis toujours, même si ce n’est pas tout le temps parfait forcément, le respect pour chacun de la liberté, de l’égalité et de la fraternité. Mon engagement associatif (\*) m’a donné une certaine vision, sans doute incomplète bien-évidemment, des problématiques et des enjeux de la société d’aujourd’hui et surtout de demain en ce qui concerne les conditions de vie sociales de nos concitoyens.

Il est sûr que d’autres personnes possèdent certainement une expérience et un vécu plus importants et plus intéressants que moi dans tous ces domaines. Je ne suis pas compétent professionnellement pour inventer des programmes ou des modules de formation pédagogiques pour développer cette éducation à l’universel et je laisse le soin aux professionnels de la question pour le faire. Mais je me suis dit, en tant que simple citoyen, que je pouvais personnellement tenter d’éclairer la discussion pour mettre cette éducation à l’universel au premier plan dans les programmes scolaires et universitaires, car je crois que c’est un enjeu fondamental à développer au niveau de nos établissements français. Je ne sais pas si j’y suis arrivé, mais ce domaine me tient à coeur depuis des années. Merci vraiment de m’avoir lu et je vous laisse bien-entendu le soin de définir des priorités pour les futurs programmes officiels, sachant que je ne suis pas, à la modeste place que j’occupe, décisionnaire. Bon courage à vous tous !

*(\*)* ***Mon engagement personnel*** *:*

*-* ***Responsable-bénévole d’équipes locales pour****:*

*\* le* **Téléthon** *à Monterblanc (dans le Morbihan) (pendant 13 ans),*

*\* le* **Secours Catholique** *(pendant 8 ans) sur Monterblanc, avec la création du soutien scolaire, l’obtention d’un logement d’urgence pour des personnes expulsées, la création d’une distribution alimentaire communale, puis cantonale et, en 2008, la création d’une véritable épicerie solidaire cantonale pour les plus démunis des 7 communes du canton d’Elven.   
   
\* la* **Conférence St Vincent de Paul***(pendant 3 ans) sur Vannes, avec la création, avec des Jeunes de l’asso, d’un Point-accueil le samedi matin, lequel n’existait pas le week-end, afin de briser la solitude et offrir le petit déjeuner et le colis d’urgence à des personnes, familles ou SDF de la ville.*

*\* A ce jour,* ***Président depuis 2010*** *de la jeune association* **«Je bouge pour les autres !»***de Monterblanc faisant, à travers des ateliers de découverte, la promotion d’associations dans le sport, la culture, la sécurité, etc… sur une journée appelée* ***Solida’Sport****, permettant aussi au public de verser un don libre pour soutenir deux causes humanitaires chaque année. (Site : http://pourlesautresasso.free.fr).*

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

- IMPORTANT : A travers ces engagements : **sensibilisation d’écoliers, de collégiens ou d’adolescents de Maisons des jeunes du canton d’Elven, dans le Morbihan** sur l’engagement personnel, la solidarité, l’ouverture aux autres, la citoyenneté, le bénévolat, etc… afin de dépasser la bonne action humanitaire d’urgence et donner surtout à la jeune génération du sens, le goût de l’autre (surtout celui qui souffre !) et développer aussi l’esprit critique et l’envie d’agir demain.

***Guy GILLET, DDEC 56.***

***Tél : 02 97 45 98 41 (après 18h30)***

***E-mail : g.gillet@libertysurf.fr***